

DC

VL98

80

L'enseignement En
Cochinchine



L'ENSEIGNEMENT EN COCHINCHINE

L'INSTRUCTION a toujours été très recherchée par les Annamites chez qui, seule, elle ouvrait jadis l'accès des fonctions publiques, source d'honneurs et de profits.

Sous l'ancien régime annamite, l'enseignement n'était pas une institution d'État, mais une affaire d'ordre purement privé. Beaucoup de villages possédaient une école, mais combien différente de ce que nous entendons sous ce nom : Tenait école qui voulait, généralement d'anciens fonctionnaires ou des lettrés (1) dépourvus de moyen d'existence. Dotée d'une installation médiocre et sommaire, l'école annamite recevait seulement les élèves en mesure de payer le droit d'écolage. Elle jouissait d'une liberté complète mais ne présentait aucune garantie, échappant à tout contrôle extérieur. L'enseignement, sans caractère officiel, dépendait de la valeur et de la fantaisie du maître ; il consistait exclusivement dans l'étude des sentences exprimant la morale traditionnelle et des caractères chinois composant ces sentences, le tout appris sans méthode ni plan rationnel. Les études avaient pour seule sanction les concours périodiques par lesquels se recrutaient les titulaires des fonctions mandarinales. Aucune école ne préparait spécialement à ces concours ; aussi, en dehors de quelques obstinés qui, jusque dans leur vieillesse, travaillaient à compléter le maigre bagage qu'ils tenaient de leur magister, les succès allaient aux enfants des familles fortunées qui bénéficiaient d'études particulières sérieuses. Ainsi, en dépit des apparences, l'instruction et ses avantages étaient réservés à un petit nombre de privilégiés.

L'Administration française a apporté et mis en œuvre des conceptions toutes différentes en matière d'éducation publique. Elle veut que tous les enfants, quelle que soit leur origine sociale, puissent recevoir une instruction proportionnée à leur mérite et à leurs capacités. En Cochinchine comme en France l'école élémentaire est aujourd'hui gratuite et obligatoire.

(1) Lettré s'entend au sens étroit du mot : qui connaît les caractères, qui sait lire et écrire.



ĐC. VL 80 198

Quelques chiffres suffiront à donner une idée du développement d'ores et déjà extrêmement important atteint par les institutions scolaires du pays. Pour 1.419 communes, on compte en Cochinchine, toutes catégories comprises, 1.591 écoles publiques tenues par 250 professeurs européens et 3.800 maitres indigènes. Ces écoles réunissent 138.330 élèves (chiffres de juin 1930). Si on ajoute à ce chiffre les 32.543 élèves qui fréquentent les écoles privées, on arrive au chiffre imposant de 170.873 élèves, qui représente la population scolaire totale de la colonie.

Administration générale. — L'enseignement en Cochinchine est placé sous l'autorité administrative du Gouverneur de la Cochinchine et la Direction technique du Directeur Général de l'Instruction Publique en Indochine.

L'administration de toutes les écoles publiques — à l'exception du Lycée Chasseloup-Laubat, entretenu par le Budget général et relevant directement à ce titre de la Direction Générale de l'Instruction Publique — et le contrôle des écoles privées sont assurés par un Chef local du Service de l'Enseignement, assisté d'un Inspecteur en Chef de l'Enseignement primaire.

I — L'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS

Les enfants des Français établis à la colonie peuvent accomplir en Cochinchine toutes les études primaires, primaires supérieures et secondaires, dans des établissements dotés de la même organisation pédagogique que les établissements correspondants de la Métropole. Les établissements français sont assez peu nombreux. Ils accueillent non seulement les enfants de nationalité française mais aussi les mieux doués parmi les fils des meilleures familles indigènes.

Les établissements les plus importants se trouvent à Saigon, où vivent la majorité des résidents français, fonctionnaires de tout ordre, employés de commerce, etc...

Les tout petits commencent leurs classes dans une riante Ecole Maternelle située au cœur de la ville et pourvue des aménagements les plus modernes (233 élèves).

L'enseignement primaire est donné dans les classes élémentaires de l'Ecole Primaire Supérieure des Garçons (123 élèves), de l'Ecole Primaire Supérieure des Filles (348 élèves) et dans les classes élémentaires mixtes du Lycée Chasseloup-Laubat (257 élèves).

Il existe encore à Saigon une petite école indienne (43 élèves) destinée aux enfants originaires de l'Inde française qui, connaissant imparfaitement notre langue, ne peuvent entrer de plain-pied dans les écoles françaises de type courant.

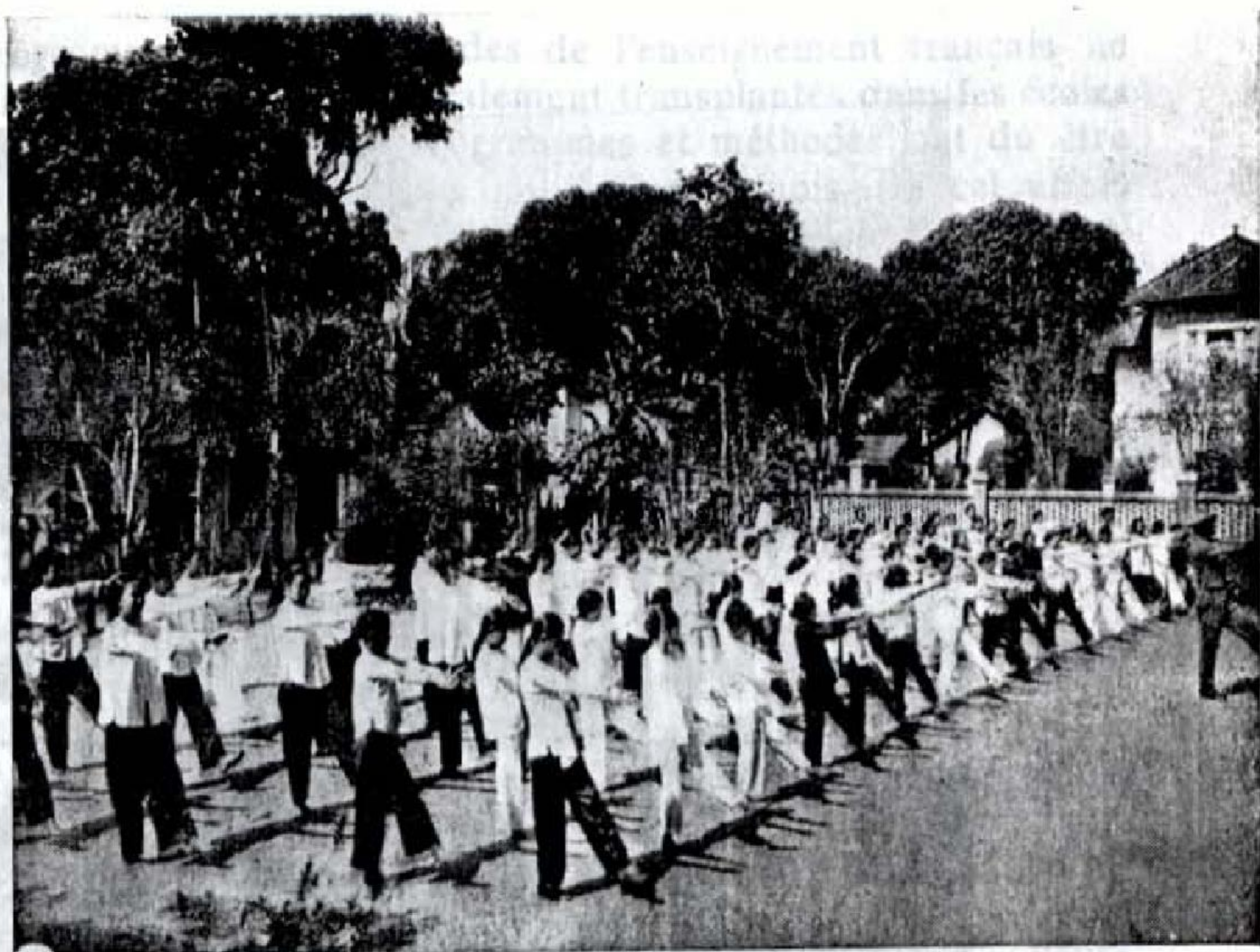
300 21019 113A2



Ph. Nadal

*Saigon - Ecole primaire supérieure
des Jeunes Filles Françaises
(Enseignement ménager)*

II - L'ENSEIGNEMENT FRANCO-INDIGÈNE



Ph. Nadal

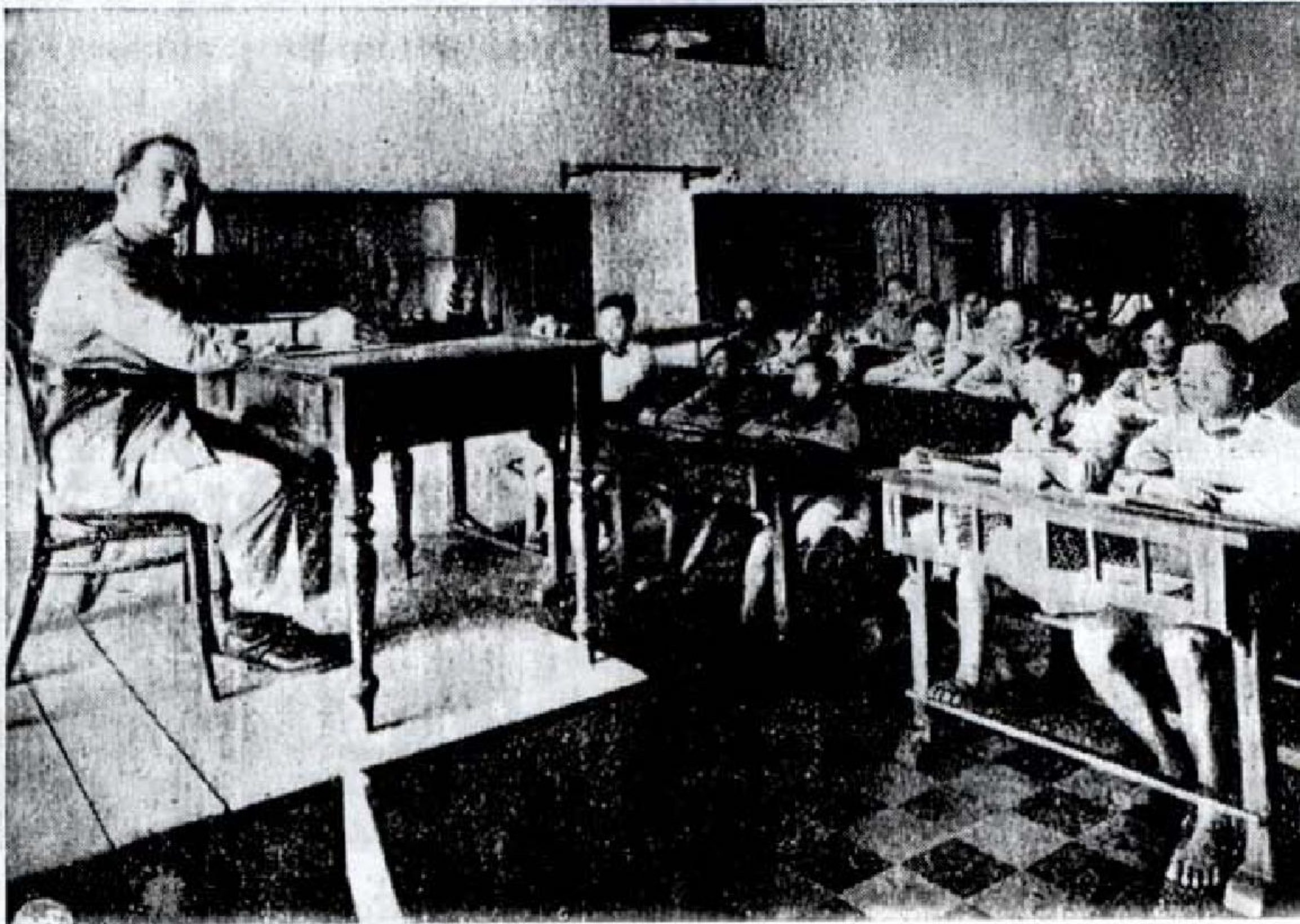
Soctrang - Ecole de Filles



Ph. Nadal *Ecole de Goden (Cantine scolaire)*

LE ENSEIGNEMENT FRANÇAIS

Les enfants des Français établis à la colonie reçoivent l'enseignement primaire et secondaire dans des établissements scolaires. L'enseignement est donné par des instituteurs français ou indigènes. Les établissements scolaires sont répartis dans les colonies.



Ph. Nadal

Ecole d'enfants de troupe (Thudaumot)

Cholon a une école française fréquentée par 105 enfants. Une section de cette école, annexée à la Société de Protection de l'Enfance, assure une éducation française aux enfants métis abandonnés.

En dehors de l'agglomération Saigon-Cholon, le Cap Saint-Jacques, ville de garnison, Mytho, Cantho et Vinhlong, chefs-lieux d'importantes provinces possèdent également une petite école française.

L'enseignement primaire supérieur est dispensé, à Saigon, par une Ecole primaire supérieure de garçons, de fondation récente, et par une Ecole primaire supérieure de filles, parfaitement installée. L'Ecole primaire supérieure des filles françaises comporte une section normale qui prépare au brevet supérieur.

Le Lycée Chasseloup-Laubat distribue l'enseignement secondaire selon les programmes en vigueur dans la Métropole (341 élèves dans les deux cycles secondaires); il conduit les jeunes gens et les jeunes filles (ces dernières admises comme externes seulement) jusqu'au baccalauréat dont les épreuves sont subies chaque année à Saigon.

Les enfants dont la santé exige des ménagements particuliers peuvent poursuivre leurs études primaires et secondaires dans la grande station d'altitude de l'Indochine méridionale, à Dalat (1.475 m.) où un Lycée français, en voie de constitution, reçoit actuellement les élèves jusqu'à la 4^e inclusivement.

II — L'ENSEIGNEMENT FRANCO-INDIGÈNE

Les programmes et les méthodes de l'enseignement français ne pouvaient, cela se conçoit, être intégralement transplantés dans les écoles créées pour les enfants indigènes. Programmes et méthodes ont dû être adaptés aux besoins particuliers du milieu indochinois. De cet effort d'adaptation est issu l'enseignement franco-indigène, parallèle à l'enseignement français et comprenant, comme lui, plusieurs degrés : l'enseignement primaire franco-indigène, l'enseignement primaire supérieur et l'enseignement secondaire franco-indigène.

A — L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE FRANCO-INDIGÈNE

Divisions générales et programmes. — L'enseignement primaire franco-indigène est partagé en deux cycles successifs, le cycle élémentaire qui distribue à la masse de la population les éléments indispensables de l'instruction et le cycle primaire proprement dit qui constitue le premier échelon de l'enseignement classique indochinois, destiné à former l'élite.

Le cycle élémentaire comporte trois années d'études (cours enfantin, cours préparatoire, cours élémentaire) dans lesquelles le véhicule de l'enseignement est la langue annamite. A l'issue du cours élémentaire les écoliers, âgés de 10 à 11 ans, se présentent au certificat d'études élémentaires franco-indigènes, examen en langue indigène avec une épreuve facultative de français.

Depuis 1928, l'enseignement élémentaire est obligatoire en Cochinchine ; les enfants sont tenus de fréquenter l'école pendant trois ans entre leur huitième et leur treizième année (arrêté du 27 juin 1927 du Gouverneur de la Cochinchine).

Le cycle primaire comporte, lui aussi, trois années d'études : le cours moyen 1^{re} année, classe de transition dans laquelle les enfants se familiarisent avec la langue française, véhicule unique de l'enseignement dans le cycle primaire, le cours moyen 2^e année et le cours supérieur. Les élèves qui ont achevé leur scolarité primaire se présentent au certificat d'études primaires franco-indigènes qui correspond au certificat d'études de la Métropole. Presque toutes les écoles des chefs-lieux de province possèdent, en outre, un ou plusieurs cours de certifiés, sortes de cours complémentaires préparant aux concours d'admission dans les Collèges et l'École Normale.

Le cycle élémentaire et le cycle primaire franco-indigène dispensent un enseignement d'un niveau analogue à celui des cours correspondants des écoles de France mais soigneusement adapté au milieu et aux traditions indigènes.

Uniquement employée au cours enfantin, la langue annamite fait place progressivement à la langue française qui finit par être seule employée dans les trois dernières années d'études.

Les matières enseignées sont celles qui ont été fixées par les programmes élaborés en 1918, pour l'ensemble de l'Union indochinoise : morale, langue indigène, langue française, calcul, et système métrique ; éléments des sciences usuelles, géographie, histoire, caractères chinois, dessin, travail manuel, éducation physique. L'instruction civique et le chant ne sont pas enseignés : l'histoire occupe une place réduite, la morale une place très importante. Une large part est faite à l'enseignement des travaux manuels dans les écoles de garçons et des travaux ménagers dans les écoles de filles.

Types d'écoles et installation matérielle : Les écoles primaires franco-indigènes se rangent, suivant leur importance, en deux catégories : les écoles de plein exercice et les écoles élémentaires.

Les écoles de plein exercice possèdent l'échelonnement complet des six classes énumérées plus haut ; elles conduisent leurs élèves jusqu'au certificat d'études primaires et aux concours de l'enseignement primaire supérieur. Les écoles de plein exercice (117 écoles de garçons, de filles ou mixtes) se trouvent dans tous les grands centres. Installées dans des bâtiments très modernes, ces écoles sont souvent de véritables écoles modèles, elles réunissent une population globale de 42.956 élèves ; plusieurs d'entre elles ont un effectif d'un millier d'élèves.

Les écoles élémentaires possèdent seulement tout ou partie des classes du 1^{er} cycle. Ce sont pour la plupart des écoles rurales à une, deux ou trois classes, ne dépassant pas le cours élémentaire. Il existe en Cochinchine, pour un total de 1419 communes, 1452 écoles élémentaires, réunissant une population globale de 91.440 élèves.

Un type spécial d'école élémentaire est le Cours Auxiliaire Préparatoire.

Les Cours Auxiliaires Préparatoires (51 en tout) sont des écoles de pénétration, de modestes classes enfantines, destinées à vulgariser, en attendant la création d'une école de type normal, les notions les plus usuelles de lecture, d'écriture, de morale et d'hygiène.

L'installation des écoles élémentaires varie suivant les ressources des communes. La grande majorité des villages possèdent des écoles en maçonnerie ou en bois bien aménagées et pourvues d'un matériel d'enseignement complet et moderne. Les villages les plus pauvres ont encore des bâtiments provisoires en torchis ou en pailote.

La population scolaire : Les élèves des écoles primaires franco-indigènes sont d'âge assez variable ; les plus jeunes ont 6 ou 7 ans ; les plus âgés, venus tardivement en classe, finissent parfois leurs études à 17 ou 18 ans. Les classes sont donc moins homogènes en général que dans la Métropole. Elles sont en revanche plus disciplinées et plus dociles. Les enfants indigènes forment une population scolaire très attachante ; les petits élèves se font remarquer par leur physionomie fine et éveillée, leurs yeux noirs et vifs, leur caractère doux et obéissant. L'écolier annamite, doué d'une excellente mémoire, est très "réceptif" ; il est travailleur et fait de rapides progrès. L'adolescence représente pour le petit Annamite une période plus ingrate, au cours de laquelle s'affirme son obstination au travail, mais où, sous une apparence de passivité, se révèle souvent un esprit frondeur et cependant moutonnier.

Les garçons manifestent un goût extrême pour les sports ; il n'est pas de village qui n'ait au moins un terrain de football où s'entraînent toujours quelques fervents.

Organisation administrative : L'enseignement primaire est entretenu par les budgets provinciaux et communaux ; seule la solde du personnel européen est supportée par le budget local de la Cochinchine.

Les écoles sont groupées en circonscriptions qui correspondent aux provinces. L'autorité administrative est dévolue au Chef de la province, représentant du Gouverneur. La direction technique incombe à un professeur primaire français, Directeur du Groupe scolaire du Chef-lieu et Inspecteur de toutes les écoles de la circonscription. Lorsque l'importance de la circonscription l'exige, l'Inspecteur provincial est assisté d'un adjoint français et doublé d'un ou plusieurs inspecteurs indigènes, chargés de l'inspection des écoles rurales élémentaires.

L'Ecole des Filles du Chef-lieu de la province est presque toujours placée sous la direction d'une institutrice française.

Corps enseignant : On distingue parmi les maîtres indigènes les instituteurs primaires, pourvus du Diplôme d'Etudes primaires supérieures Franco-Indigènes et du Brevet d'Aptitude Pédagogique, et les instituteurs auxiliaires, maîtres pourvus du Certificat d'Etudes Primaires Franco-Indigènes, titularisés après un examen probatoire. Les soldes des instituteurs primaires vont de 684 \$ à 2460 \$ par an (y compris une prime pédagogique de 120 \$) ; les soldes des maîtres-auxiliaires de 300 \$ à 1344 \$ par an. Diverses indemnités s'ajoutent à ces traitements (charges de famille, logement, etc...).

La formation des instituteurs primaires est assurée par une Ecole Normale de Garçons et par une Ecole Normale de Filles sises à Saigon. Les élèves-maîtres et les élèves-maîtresses sont admis au concours. Les promotions annuelles sont d'environ 90 instituteurs et 25 institutrices. La scolarité dans les Ecoles Normales est de quatre ans comme dans les Collèges.

Les instituteurs-auxiliaires sont formés depuis 1928 dans un Cours Normal Auxiliaire (Giadinh) où ils reçoivent pendant une année une préparation à la fois générale et professionnelle.

Le perfectionnement des maîtres-auxiliaires non issus de ce Cours Normal est assuré par trois institutions parallèles qui se renforcent l'une l'autre : les conférences pédagogiques, tenues mensuellement dans chaque province ; les Cours de Perfectionnement, organisés chaque année pendant les grandes vacances à l'Ecole Normale de Saigon ; une revue pédagogique officielle bilingue, le *Su-Pham-Hoc-Khoa* servie gratuitement à tous les maîtres des classes élémentaires (conseils pratiques, leçons modèles, plans de leçons, exercices spéciaux pour l'étude du français). Grâce à ces trois institutions, les maîtres-auxiliaires peuvent racheter l'insuffisance de leur formation première et obtenir un rendement qui, dans l'ensemble, est satisfaisant.

Œuvres auxiliaires de l'école : Les œuvres auxiliaires de l'école sont très florissantes en Cochinchine. Dans chaque province il existe une Caisse des écoles, alimentée par des subventions officielles, par des cotisations et des dons. Les Caisses des écoles créent des bibliothèques scolaires ; elles viennent en aide aux sociétés sportives ; elles secourent les écoliers nécessiteux à qui elles distribuent des vêtements et des vivres. Elles subventionnent surtout les cantines qui fonctionnent auprès de la plupart des écoles importantes. Les cantines scolaires servent à midi, gratuitement ou pour un prix très modique (de 3 sous à 10 cents), un repas abondant et sain aux enfants dont la demeure familiale est éloignée de l'école. Les cantines ont une valeur sociale de premier ordre ; elles étendent le rayon d'action de maintes écoles et améliorent la condition physique de nombreux enfants, fréquemment sous-alimentés dans leur famille.

Formations scolaires pour les minorités ethniques : Il subsiste en Cochinchine des flots de populations allogènes qui ont résisté à l'assimilation par les conquérants annamites et qui conservent jalousement leurs mœurs et leurs caractères propres. On trouve ainsi 320.000 Cambodgiens dans les provinces de l'Ouest et du Sud, quelque 150.000 Moïs dans les provinces du Nord-Est, environ 10.000 Malais et Chams sporadiquement dispersés.

Des écoles spéciales ont été créées récemment pour ces populations longtemps réfractaires à toute pénétration scolaire. Ces écoles sont très originales et très curieuses. Les plus nombreuses sont les écoles de pagodes en pays Cambodgien. Les Cambodgiens ont une prédilection marquée pour les écoles confessionnelles annexées à la plupart des pagodes bouddhiques. Au cours de ces dernières années, l'Administration française a fait un gros effort pour améliorer l'organisation très rudimentaire de ces écoles ; elle fournit aux pagodes un mobilier et un outillage scolaire rationnels ; elle donne aux bonzes instituteurs une formation professionnelle. Les écoles de pagodes ainsi rénovées paraissent être une excellente formule ; elles rencontrent un vif succès auprès des populations intéressées.

Les écoles mois se rencontrent aux points de contact des populations annamites et mois ; en pays moi proprement dit, aucune école n'a pu être ouverte encore, car la population clairsemée, timide et nomadisante se dérobe au cœur des forêts devant l'avance des Annamites et des Blancs. Les plus grandes écoles mois possèdent un internat où on tâche d'attirer et de fixer les élèves par un confort ignoré de leurs familles, par des présents aux chefs et aux parents. Malgré des efforts persévérants, la pénétration scolaire progresse lentement chez les Mois. Il est permis de penser toutefois qu'elle ira s'accéléralant ; à l'heure actuelle, un certain nombre de jeunes mois achèvent, en effet, leurs études primaires ; ils seront bientôt à même d'exercer les fonctions d'instituteurs parmi leurs frères de race, à la place des maîtres annamites, qui dans ces contrées excentriques et déshéritées réussissent médiocrement.

Rôle social de l'école primaire : Les écoles franco-indigènes, les petites écoles rurales surtout, apportent dans le pays bien autre chose que les rudiments de l'instruction. Leur influence est des plus heureuses au point de vue sanitaire ; abrités dans des locaux confortables, soumis à des séances quotidiennes d'éducation physique, les enfants qui les fréquentent prennent des habitudes de propreté et d'hygiène qu'ils transportent ensuite dans leur famille. Les écoles sont en outre des centres actifs de prophylaxie contre le paludisme (distributions gratuites de quinine) et contre les maladies épidémiques (campagnes régulières de vaccination contre la variole et le choléra).

L'école élève le niveau général de l'existence par les connaissances utiles qu'elle répand, par les horizons qu'elle ouvre sur la vie moderne et sur la civilisation occidentale ; elle donne aux enfants le goût d'une vie plus large et plus active.

L'école exerce une influence capitale au point de vue moral. Sans que la morale traditionnelle soit négligée, la morale occidentale qui imprègne l'enseignement fait pénétrer peu à peu dans la masse, qui jusqu'à ce jour n'a guère été soumise qu'aux contraintes extérieures collectives, une notion individuelle de conscience, de devoir qui ajoute aux vertus familiales et sociales du peuple annamite une lumière intérieure toute nouvelle.

B — ENSEIGNEMENT FRANCO-INDIGÈNE DU 2^e DEGRÉ

L'Enseignement franco-indigène du 2^e degré (enseignement primaire supérieur et enseignement secondaire) constitue deux cycles successifs d'un même enseignement classique indochinois qui donne une culture générale fondée sur les humanités extrême-orientales et sur les sciences modernes, avec une adaptation de tous les programmes à la mentalité indigène et au milieu historique et géographique local. Cet enseignement est distribué dans les lycées, collèges et écoles normales par des professeurs français et par des professeurs indigènes, anciens élèves de l'École Supérieure de Pédagogie de Hanoï.

Intégralement donné en français, l'enseignement primaire supérieur franco-indigène comporte quatre années d'études, sanctionnées par un examen de même niveau que le Brevet Élémentaire : le Diplôme d'Études Primaires Supérieures Franco-Indigènes qui ouvre l'accès de la plupart des carrières libérales indigènes. L'enseignement secondaire franco-indigène couronne l'édifice ; il comporte trois années d'études, sanctionnées par un Brevet de capacité en deux parties, équivalent du Baccalauréat de l'Enseignement secondaire français auquel il est officiellement assimilé.

Les établissements franco-indigènes du 2^e degré sont au nombre de cinq en Cochinchine : pour les filles, le *Collège de Filles Indigènes de Saigon* (486 élèves ; 111 dans la section normale, 113 dans la section primaire supérieure, le reste dans les classes primaires) ; pour les garçons, l'*École Normale d'Instituteurs de Saigon* (420 élèves-maitres) ; le *Collège de Mylho* (282 élèves), le *Collège de Cantho* (302 élèves) et le *Lycée Pétrus Truong Vinh-Ky*. Magnifique établissement, récemment construit à la limite de Saigon et de Cholon, le lycée Pétrus Ky abrite déjà 657 élèves, dont 32 internes ; dans quelques années il accueillera plus de 1300 élèves, dont 500 internes.

C — L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

L'enseignement professionnel est donné en Cochinchine par huit établissements : deux écoles industrielles, trois ateliers d'apprentissage et trois écoles d'art appliqué. Ces établissements sont très prospères malgré le peu de goût de la jeunesse studieuse indigène pour les métiers manuels.

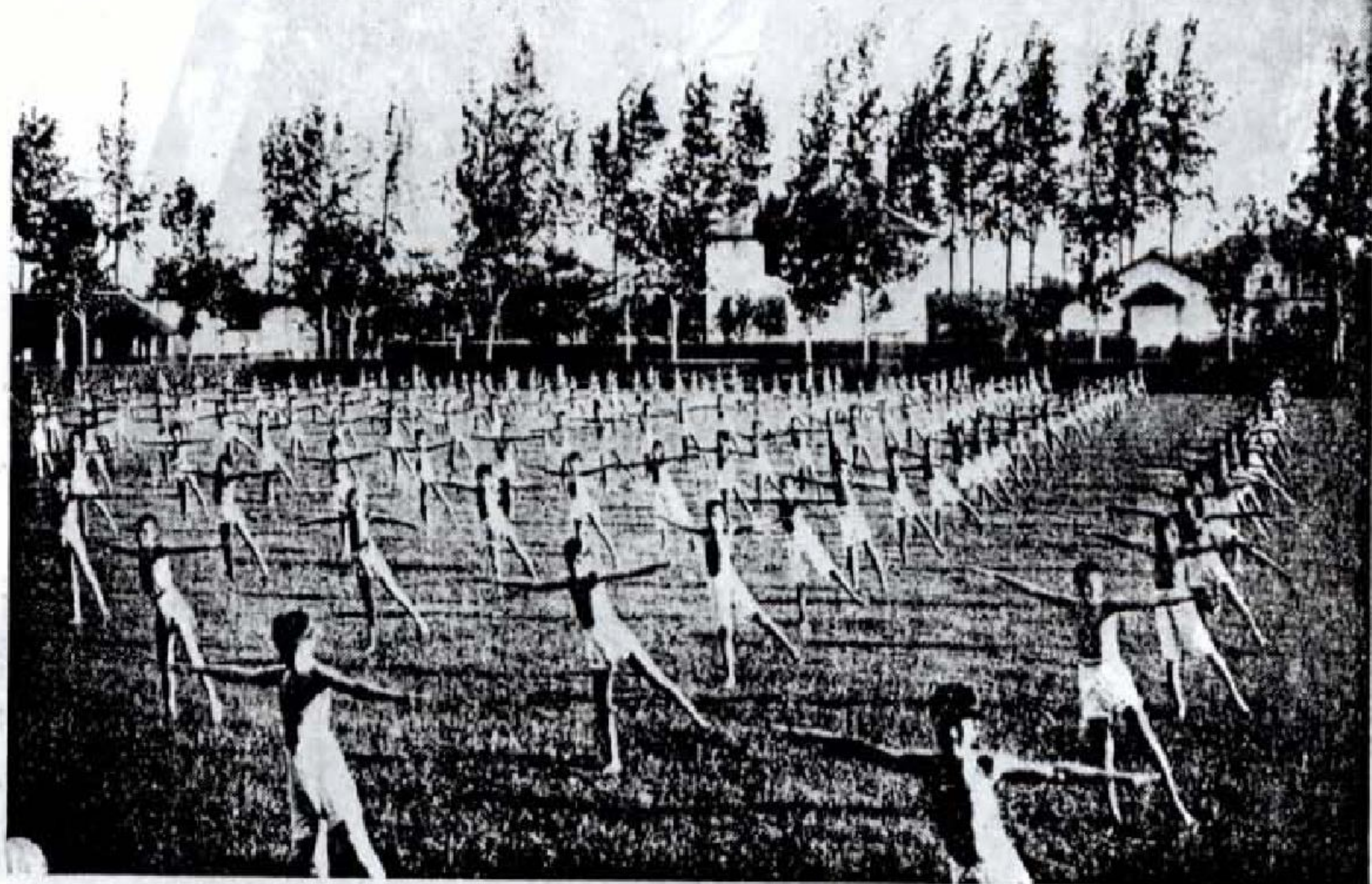
Sises toutes les deux à Saigon et placées sous une direction unique, l'École des Mécaniciens Asiatiques et l'École Pratique d'Industrie ont très heureusement contribué depuis trente ans à l'équipement industriel de la Colonie.

Les ateliers de Bentré, de Cantho, de Rachgia constituent les premiers pas dans la voie d'une organisation rationnelle de l'apprentissage qui semble appelée à rendre les plus grands services dans ce pays où



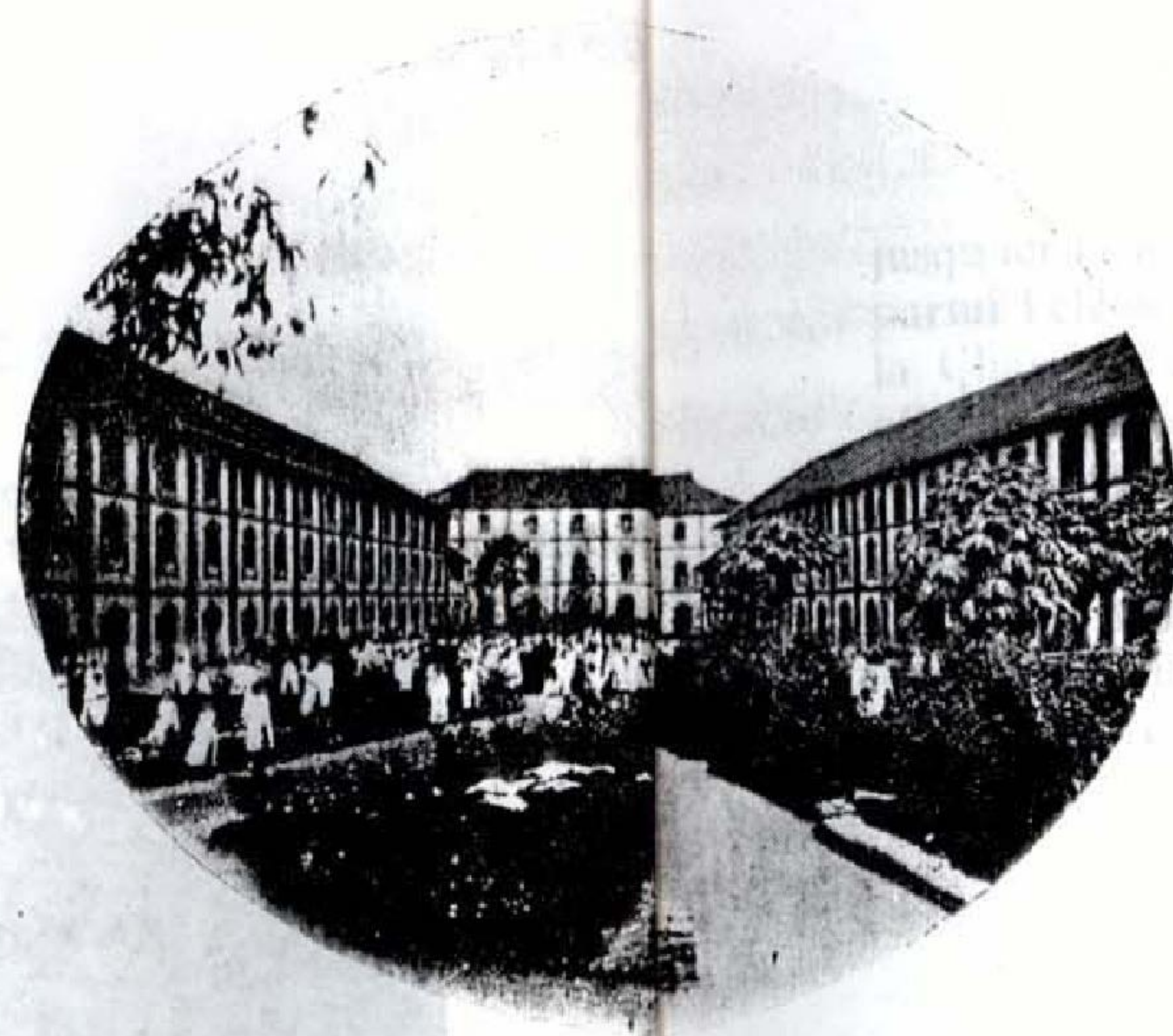
Ph. Nadal

Ecole de Rachgia - (Culture physique)

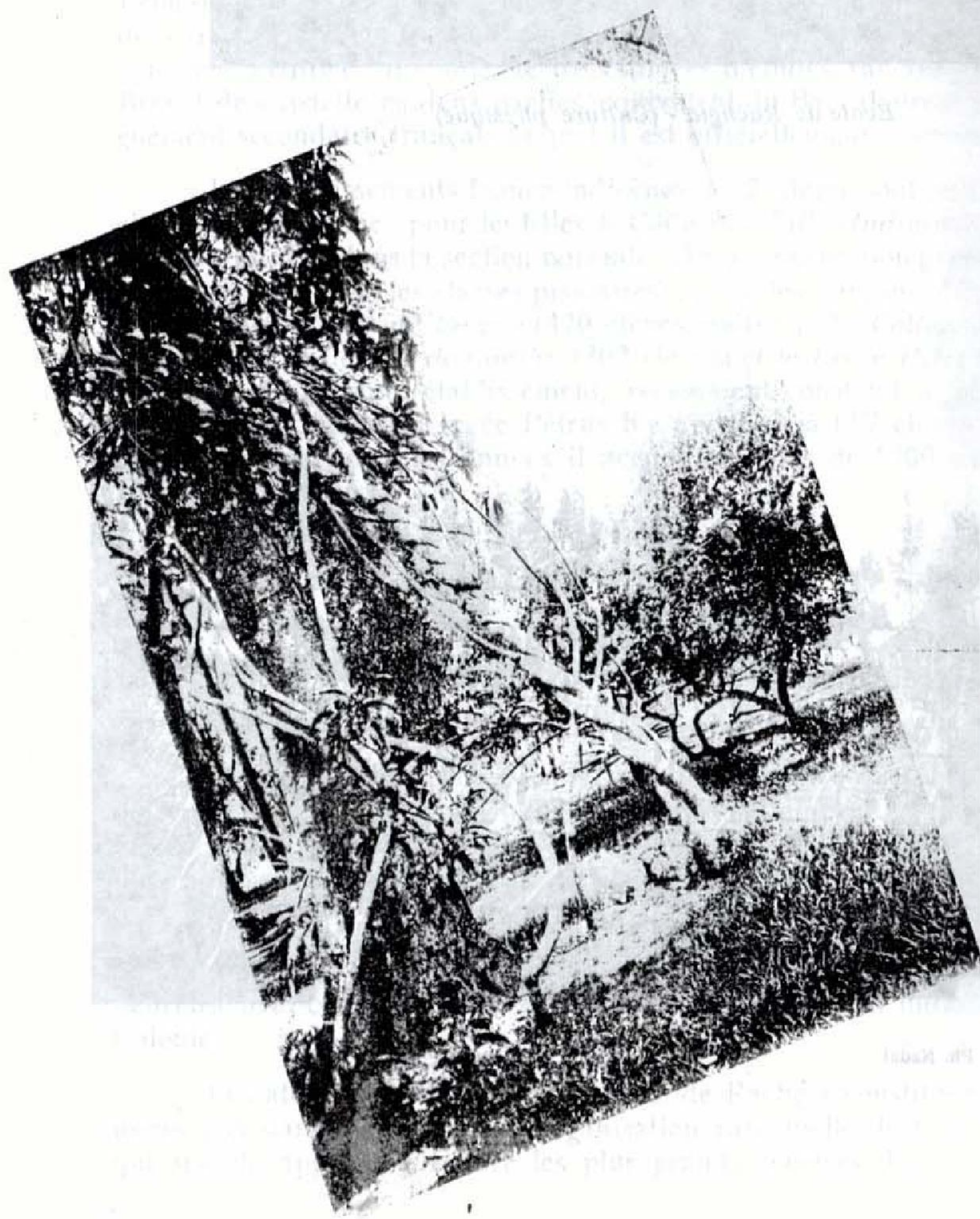


Ph. Nadal

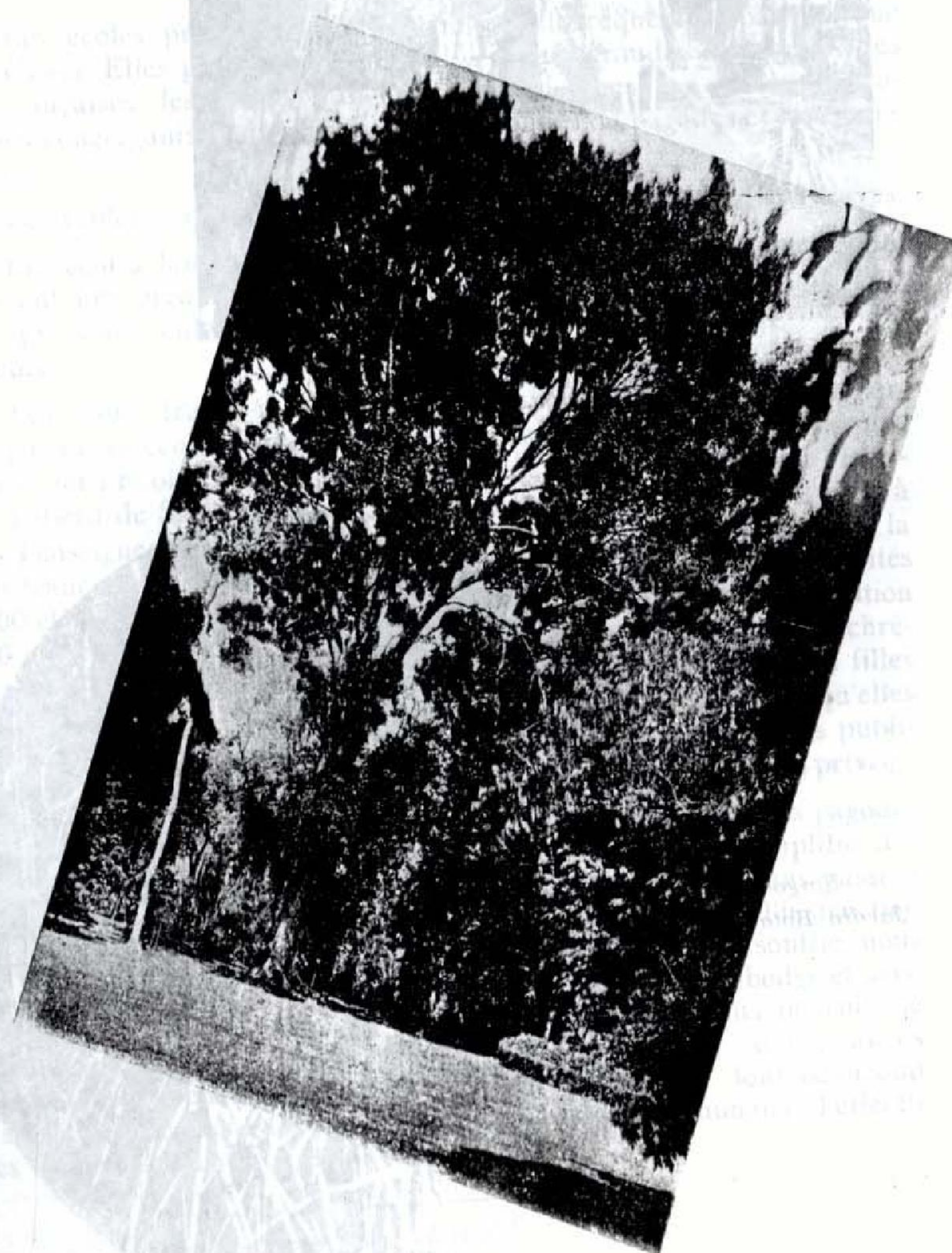
Ecole de Gocong



Longxuyen - Or-la-gieng



(Saigon) Jardin Botanique - *Entada scandens*



(Saigon) Jardin Botanique - *Beilsmedia Roxburghiana*



Dracæna Draco



Saigon
Jardin Botanique

Pandanus humilis

jusqu'ici la main-d'œuvre qualifiée a été presque exclusivement recrutée parmi l'élément chinois immigré. La création toute récente, en accord avec la Chambre de Commerce, d'un office d'apprentissage généralisera cet effort dans toute la Cochinchine.

Les écoles d'art appliqué : Ecole de Giadinh pour le dessin et la gravure, Ecole de Thudaumot pour l'ébénisterie et la sculpture sur bois, Ecole de Bienhoa pour le bronze et la céramique, obtiennent des réalisations d'une haute tenue artistique ; leurs produits ont été très appréciés dans nombre de Salons et d'Expositions.



III — L'ENSEIGNEMENT PRIVE

Les écoles privées de Cochinchine sont fréquentées par quelque 32.500 élèves. Elles peuvent être classées en cinq grandes catégories : les écoles françaises, les écoles franco-indigènes laïques, les écoles franco-indigènes congréganistes, les écoles cambodgiennes de pagodes et les écoles chinoises.

Les écoles privées de type français réunissent seulement 800 élèves.

Les écoles laïques de type franco-indigène (30 écoles avec 3500 élèves) ont une organisation analogue à celle des écoles publiques similaires ; plusieurs ont un internat, quelques-unes des classes primaires-supérieures.

Les écoles franco-indigènes confessionnelles sont les plus importantes parmi les écoles privées (212 écoles avec 16.500 élèves). Les plus connues sont l'Ecole Saint-François-Xavier de Soctrang et surtout l'Institution Taberd de Saigon. Fondée en 1874, l'Institution Taberd distribue à la fois l'enseignement primaire et l'enseignement primaire-supérieur ; la section franco-indigène de l'établissement compte 700 élèves, qui, ajoutés aux 400 élèves de la section française, portent l'effectif total de l'Institution à 1100 élèves, dont 500 internes. Un des traits originaux des écoles chrétiennes est la large part qu'elles font à l'éducation des filles ; les filles représentent à peu près la moitié du contingent de ces écoles alors qu'elles ne représentent guère qu'un cinquième de l'effectif total des écoles publiques et un dixième au plus de l'effectif des autres catégories d'écoles privées.

Nombreuses dans les régions peuplées de Cambodgiens, les pagodes bouddhiques possèdent presque toutes une école du type simplifié des Cours Auxiliaires Préparatoires. Les jeunes garçons cambodgiens passent tous par l'école de la pagode, où ils reçoivent oralement l'instruction religieuse et la morale traditionnelle ; un vent de rénovation souffle, nous l'avons dit, sur les écoles de pagodes où, à l'exemple du Cambodge et avec l'appui des autorités françaises, les bonzes de plus en plus instruits se mettent aujourd'hui à enseigner les éléments usuels des connaissances profanes. Il existe en Cochinchine 229 écoles de pagodes, dont beaucoup sont subventionnées par les budgets provinciaux ou communaux ; l'effectif de ces écoles est d'environ 3900 élèves.



ĐC. VL. 80/92

Les Chinois de Cochinchine entretiennent 127 écoles dans lesquelles 214 maîtres distribuent un enseignement purement chinois à 740 enfants. Les écoles chinoises sont, tantôt des écoles payantes ouvertes par des professeurs indépendants, tantôt des écoles gratuites entretenues par les Congrégations. Un établissement plus relevé, le *Lycée Franco-Chinois* a été fondé à Cholon en 1908 grâce aux libéralités du Gouverneur Général et de quelques riches commerçants chinois. Le Lycée Franco-Chinois donne, en français et en chinois comme son nom l'indique un enseignement de caractère essentiellement utilitaire qui permet aux jeunes Chinois de la Colonie, lesquels devaient jadis se rendre à Hongkong ou à Changhaï, d'acquérir sur place les notions indispensables à l'exercice des carrières commerciales qu'ils affectionnent entre toutes. Le lycée Franco-Chinois commence à préparer aussi les meilleurs de ses élèves à l'enseignement secondaire français ; il compte 220 élèves, presque tous internes.

Les écoles privées sont soumises à une réglementation analogue à celle qui régit les écoles privées de la Métropole (garanties générales d'hygiène, de moralité, de capacité). Elles sont ouvertes par une autorisation administrative régulière ; le personnel enseignant doit justifier de la possession de diplômes en bonne et due forme. Toutes les écoles privées de Cochinchine sont aujourd'hui complètement en règle avec les décrets du 14 mai 1924 et du 18 août 1930 qui sont leur charte fondamentale.

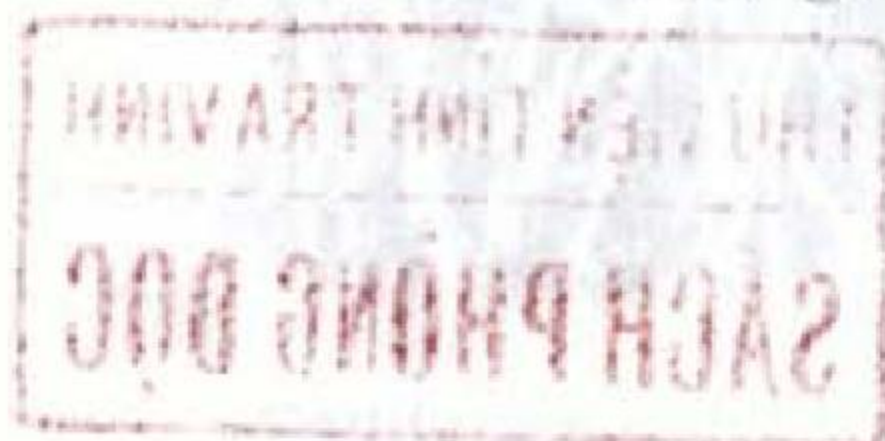
CONCLUSION

La diffusion de l'instruction a été comme on le voit poussée très loin dans le plus vieil établissement français en Indochine, qui, à cet égard, est très en avance sur les autres pays de l'Union Indochinoise.

On ne peut manquer d'être frappé par l'ampleur de la progression des effectifs scolaires qui a été obtenue au cours de ces dernières années. Alors qu'en 1910 les écoles publiques de tout ordre de Cochinchine ne comptaient que 37.000 élèves, leur effectif global s'élève en 1930 à 138.000 écoliers. En vingt ans l'enseignement public a réalisé un gain formidable : un accroissement de près de 375 % par rapport au chiffre initial. Une progression aussi impressionnante démontre que, s'il n'est pas encore achevé, l'équipement scolaire du pays est du moins très avancé déjà.

Les populations indigènes se rendent compte de l'effort considérable qui a été déployé pour assurer l'éducation de leurs enfants dans leur plan national, pour créer une organisation scolaire moderne en harmonie avec les mœurs et les traditions du pays. Elles savent beaucoup de gré à l'administration française d'avoir, par l'opiniâtreté méthodique de son action, obtenu sur le terrain de la politique scolaire des résultats incomparablement supérieurs à ceux qui avaient jamais été obtenus auparavant.

Georges TABOULET.



Ilots ethniques dans la vallée basse du Mékong

Comment les minorités d'origine khmère se fondent dans la nation tout en conservant de savoureuses particularités ancestrales.

Au cours d'une récente visite dans les provinces du Sud-Ouest, Henry Garchey s'est intéressé à l'importante minorité d'origine khmère présente dans cette partie du delta. A la suite de pressions exercées récemment sur ce groupe ethnique par les agents du pseudo « Front de la Libération Nationale » pour le dresser contre les autorités provinciales, les « Khmers-Krim » sont passés au premier plan de l'actualité. Voici la suite du reportage dont « Extrême-Asie » a publié la première partie dans son précédent numéro.

PHU-VINH. — Les Vietnamiens de Phu-Vinh sont venus en foule assister à la cérémonie des offrandes aux moines de la Pagode Bô-Dé. Les uns par curiosité, attirés comme moi par le pittoresque du rituel ; les autres — de confession bouddhiste — par esprit religieux, bien que le bouddhisme considérablement sinisé et rénové du Vietnam diffère avec le culte « orthodoxe » pratiqué par le clergé Hinayana (Petit Véhicule) Khmer. « De toute évidence » — précise le Chef de Province — « Vinh-Binh est une province religieuse et les adeptes du Catholicisme y sont également actifs ».

La coexistence pacifique de différentes communautés confessionnelles ne semble pas poser de problèmes aigus sur le plan religieux.

Les 3.000 moines bouddhistes et leurs adeptes khmers ont obtenu des autorités l'autorisation de former « l'Association Bouddhique de Vinh-Binh ». Cette association joue un rôle clef dans la vie sociale de la minorité d'origine khmère. Elle tient chaque année des élections pour désigner les Conseils Religieux des différents districts ainsi que les Conseils des Pagodes.

A côté des questions de discipline chez les moines, l'Association s'efforce de développer l'enseignement de l'écriture sanscrite : 28 classes de sanscrit dans la Province sont fréquentées par 506 élèves-prêtres. L'école « semi-officielle » de la Pagode Bô-Dé a reçu une aide financière des autorités pour ouvrir trois classes de sanscrit, — le latin d'Eglise du bouddhisme Hinayana.

Politiquement, les Khmers-Krom (1) possèdent les mêmes droits et obligations civiques que les citoyens vietnamiens. Ils sont électeurs et éligibles. Leurs prêtres bénéficient d'un sursis d'incorporation pour le service militaire pendant toute la durée de leur séjour au monastère.

Presque tous les jeunes gens khmers-krom de Vinh-Binh accomplissent à l'âge de 21 ans un stage de trois mois dans

(1) - Khmers - Krom. Textuellement « Les Khmers du Bas » en opposition avec les Khmers du Haut de la vallée du Mékong : les Cambodgiens.



La Pagode de Ba-Xuyen est un des plus importants monastères bouddhiques du Bouddhisme Hinayana au Vietnam-Sud. Elle reçoit plusieurs milliers de fidèles les jours de cérémonies. La pagode est dirigée par un Chau-Athikar, ou Me-Vat, Supérieur du Monastère. Il surveille l'application de la discipline chez les moines et organise l'instruction religieuse des enfants et des novices. Les biens et immeubles du Monastère sont gérés par un laïque nommé Achar. Il est théoriquement interdit aux bonzes de toucher à l'argent, bien que cette règle soit de plus en plus assouplie par les nécessités de la vie moderne.

une pagode, — retraite pendant laquelle ils prennent la décision de consacrer leur vie à la religion ou de mener une vie laïque.

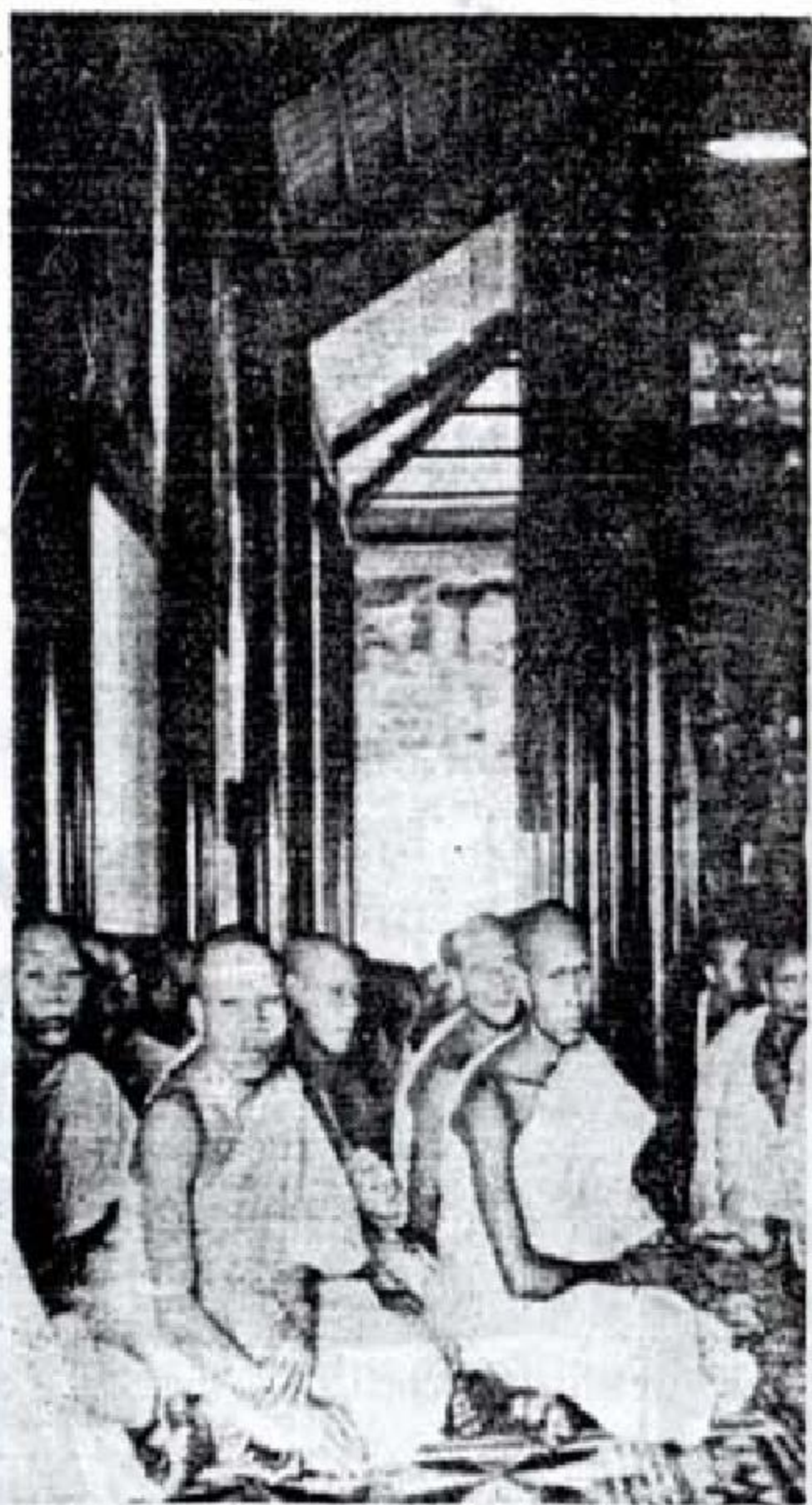
Le 13 Avril, toute la minorité khmère célèbre le « Cahul Chham », le Nouvel An du calendrier bouddhique. Nous entrons actuellement dans la 2.504^e année après la désincarnation du Bodhisattva.

Les statistiques provinciales affirment que le nombre de commerçants khmers — insignifiant jusqu'en 1954 — augmente progressivement. Ces commerçants possèdent plusieurs décortiqueries, des bazars, quelques imprimeries. Pendant la réforme agraire, 4.028 familles khmères de Vinh-Binh ont accédé à la propriété rizicole. En 1960, les Khmers-Vietnam, ont bénéficié de 6 millions de piastres de prêts agricoles, — sur un total de 14

millions accordés à la Province par le Commissariat Général.

...

Quelques notions historiques, glanées au cours de conversations avec des officiels vietnamiens, m'ont aidé à saisir le problème de la minorité khmère dans le Sud-Vietnam. Tout le delta du Mékong — tout au moins les parties fertiles, le reste n'étant que marécages à l'époque, — était jusqu'au 17^e siècle habité par des Khmers. Les noms de nombreuses villes rappelaient leur origine : Soc-Trang vient de Srok-Khleang, pays des greniers ; Baclieu de Pô-Loeuth, haut banian ; Tra-Vinh, de Prah-Trapeang, mare sacrée ; Camau de Tuk-Khmau, eaux noires ; Sadek de Phsar Dek, marché aux fers. Ces noms ont été depuis 1954 remplacés par des nouvelles appellations vietnamiennes.



Dans la pénombre fraîche d'une pagode, les bonzes agenouillés sur des nattes méditent sur l'inanité du désir, source de toutes les souffrances. Pendant longtemps les philosophes se sont demandés si le Bouddhisme était une religion ou une morale. Cette morale devient rapidement une religion.

C'est ainsi que Soctrang est devenu Ba-Xuyên ; Tra-Vinh, Vinh-Binh.

Vers 1758, à la suite de guerres successives entre les Rois d'Annam et le Kamputchea, les onze provinces du delta du Mékong devinrent partie intégrante du territoire vietnamien. Toutefois, le peuplement vietnamien sur les terres nouvelles suivit l'axe de la vallée du Mékong avant de pénétrer dans les provinces côtières.

C'est ainsi que d'importantes minorités khmères restèrent sur place, formant des îlots ethniques au cœur du pays vietnamien, loin des frontières du Cambodge. Les Khmers, presque tous agriculteurs, conservèrent leurs terres, leur mode de vie particulier, leur parler et surtout leur religion.

Trois-Cent-Cinquante mille Vietnamiens d'origine khmère habiteraient actuellement le « Nam-Việt ». Les plus denses groupements sont dans les provinces de Vinh-Binh Ba-Xuyên, Chau-Dôc et Cantho, mais de petites colonies sont également éparpillées dans la région de Ha-Tiên, Tay-Ninh, Rach-Gia. Les Cambodgiens de Saigon possèdent leur pagode dans le quartier Truong-minh-Giang.

Le langage des Khmers du Sud-Vietnam n'a plus aujourd'hui que de vagues analogies avec le Cambodgien moderne tel qu'on le parle à Phnom-Penh. Alors que le Khmer est une langue gutturale, n'utilisant qu'un seul ton, les Khmers de Vinh-Binh s'expriment avec l'accent chantant des Vietnamiens. Seul le langage écrit dérivé du sanscrit est resté le même. D'après les linguistes, le Khmer et le Vietnamien parlés appartiennent tous deux au même groupe des langues mon-khmères.

Alors que les paysans vietnamiens établissent presque toujours leur village le long d'une rivière ou d'un canal, les Khmers disséminent leur habitat le long

des « giongs » sablonneux. Les giongs sont les débris d'anciens cordons littoraux submergés par les alluvions et par conséquent très fertiles (une des cultures des plus rémunératrices sur les giongs est celle des pastèques).

Les paillotes, bâties sur pilotis, sont enfouies sous les frondaisons des cocotiers, bananiers et de grands arbres tropicaux.

Dans le delta, un peuplement d'origine khmère se distingue de loin par les toits incurvés, rouge et or, d'une pagode dominant les paillotes. La pagode est le cœur du village et le foyer de toutes les activités sociales. On a vu des villages consacrer leurs économies de dix années à la construction un peu ambitieuse d'un nouveau Monastère, fierté et orgueil de tous ; surtout s'il possède un groupe électrogène alimentant les jours de fête un éclairage au néon.



— « How do you do, Mr Chief Monk » ? demande le Correspondant du « Chicago Tribune » au Vénérable du Monastère BO-DE.

Le Vénérable se porte très bien et ses bras musclés témoignent de l'excellence du régime végétarien pour la santé.

Vus de l'avion qui nous ramène à Saigon à basse altitude, les villages khmers apparaissent comme des mosaïques de verdure sombre se détachant sur la terre ocre des rizières asséchées. Les haies de bambous épineux en quadrillage géométrique enserrant les parcelles des jardins, où les meules de paille de riz forment des cônes dorés. Trois hameaux sur quatre ne sont accessibles que par des diguettes étroites et sinueuses en saison sèche ; en barque pendant la saison des pluies.

Au centre du village s'élèvent les murs éblouissant de blancheur du « Vat » entouré de sa grande cour.

L'éparpillement des hameaux loin des voies de communication leur confère une sorte d'autonomie de fait qui n'est pas sans compliquer la tâche des autorités provinciales. Isolés des centres urbains, les villages conservent leurs coutumes et particularismes régionaux comme les vieilles provinces d'Europe. Une pression démographique assez aigue en certains endroits incite cependant les jeunes à immigrer vers de nouvelles terres, vers cette mystérieuse Plaine des Joncs qui s'étale à notre gauche comme une immense mer morte voilée par la fumée grise des feux de brousse.

Henry GACHEY.

CỰC LỰC ĐÀ PHÁ MỖI LUẬN ĐI
U KHÔNG CỦA BỌN CÔN ĐỒ CÔNG S



Pour protéger leurs villages contre les visites des maraudeurs et agents subversifs, les jeunes Khmers-Krom de Ba-Xuyên ont formé des milices entraînées à la guerre de contre-guérilla telle qu'elle est pratiquée dans les provinces du delta. Pour assurer la paix des campagnes, les autorités provinciales ont été amenées à encourager la création d'unités d'auto-défense, sorte de formations para-militaires équipées d'armes blanches. J'ai été frappé par l'attitude décidée et le courage de ces miliciens-villageois armés de longues hallebardes et de sabres.



Le caractère des Khmers lorsqu'ils ne sont pas provoqués, est doux et courageux, profondément imprégné par la philosophie de la religion bouddhique qui rejette le désir et les passions comme étant la source de tous les maux terrestres. Les Khmers sont d'excellents agriculteurs attachés à leurs terres et à leurs animaux de labour. A cause de leur religion qui interdit de tuer, même un animal, il n'y a pas de bouchers parmi eux et les Khmers consomment encore très peu de viande.

PROVINCE DE TRA-VINH

CHEF-LIEU : Tra-vinh

Situation, limites. — La province de Tra-vinh a la forme d'un rectangle à peu près régulier dont le grand axe est orienté du Nord-Ouest au Sud-Est ; elle est située entre le 103° 18' et le 104° 16' de longitude Est, et le 9° 33' et le 10° 5' de latitude Nord ; sa longueur moyenne est de 58 kilomètres, sa largeur de 36 kilomètres environ.

Sur trois de ses côtés, les limites de la province sont naturelles. Elle est, en effet, bornée au Nord par le fleuve Co-chien qui la sépare de la province de Bentré, au Sud par le fleuve Bassac qui la sépare de la province de Soc-trang et à l'Est par la mer de Chine. Seule sa frontière de l'Ouest est continentale et artificielle ; la limite suit tantôt des terrains de giong, tantôt des marais, quelquefois même de petits arroyos et canaux qui la séparent des provinces de Vinh-long et Can-tho.

Sa superficie est de 210.000 hectares.

Les distances du chef-lieu aux chefs-lieux des provinces voisines sont les suivantes :

De Tra-vinh à Bèn-tré	32 kilomètres à vol d'oiseau
— Can-tho	68 —
— My-tho	48 —
— Sa-dec	72 —
— Soc-trang	66 —
— Vinh-long	66 —

La distance de Tra-vinh à Saigon est de 134 km.

Nature du sol. — La nature a doté la province de Tra-vinh de qualités nécessaires pour qu'elle devienne un riche pays de rizières. Dans presque toute son étendue elle présente l'aspect d'une vaste plate parsemée de giongs, longues bandes de terre, dont le sol sablonneux mélangé de terre rouge se prête particulièrement bien aux cultures diverses. Sur ces giongs se sont groupés les habitants, principalement les Cambodgiens ; c'est là qu'ils construisent leurs pagodes et leurs boneries, au milieu de plantations de dau et de sao.

Entre les giongs s'étendent de vastes plaines transformées en magnifiques rizières dont quelques-unes étaient autrefois des marais, qui, peu à peu, ont été desséchés et mis en culture par les habitants. Actuellement encore, l'Administration entreprend tous les ans des travaux de dessèchement pour assainir certains terrains marécageux et augmenter ainsi, dans de notables proportions, la surface cultivable de la province.

La partie Est est sillonnée de dunes de sable au pied desquelles poussent des palétuviers utilisés par les habitants comme bois de chauffage ; ils s'en servent aussi pour faire des palissades. Par suite du voisinage de la mer, les rizières sont rares dans cette partie de la province, mais on a tenté depuis peu d'exploiter des salines qui n'ont d'ailleurs pas réussi.

Les terrains de Tra-vinh étant formés d'alluvions et de dépôts de débris accumulés depuis des siècles, les rizières sont en général très fertiles et d'un bon rapport ; il existe pourtant des terrains élevés trop insuffisamment arrosés pendant la saison sèche pour que les cultures qui y sont entreprises donnent de bons résultats.

Hydrographie. — Tra-vinh est sillonné par un assez grand nombre de cours d'eau dont la plupart mettent en communication les grands fleuves qui l'entourent dans les parties Nord et Sud.

Le rachi Cai-hop se jette dans le fleuve Co-chien ; il baigne le canton de Binh-khanh-thuong, une partie de celui de Ngai-long-thuong et communique avec le fleuve Bassac par les canaux d'An-truong, Venturini et le rachi Can chong. Il a une longueur de onze kilomètres, sa largeur moyenne est de trente mètres ; il est assez profond.

Le rachi de Lang-thé se jette également dans le Co-chien ; il arrose les cantons de Binh-khanh-ha, Binh-hoa et une partie de celui de Ngai-long-thuong. Il communique par le rachi Dua-do avec le rachi Cai-hop en traversant le canton de Binh-khanh-ha. Ce rachi communique aussi avec le fleuve Bassac par les canaux Luro et Venturini et le rachi Can-chong. Le Lang-thé est navigable assez loin dans l'intérieur pour les grosses jonques de charge et même pour les chaloupes à vapeur n'ayant pas un tirant d'eau trop considérable. Il a une longueur de cinq kilomètres, une largeur moyenne de quarante mètres et est assez profond (sept mètres).

Le rachi Tra-vinh, sur les bords duquel se trouve situé le chef-lieu de la province, se jette également dans le Co-chien ; près de son embouchure (vam) se trouve un appontement où atterrissent les bateaux des Messageries Fluviales de la ligne de My-tho, Bèn-tré, Tra-vinh. Ce rachi était étroit et tortueux ; l'Administration française, en prenant possession du pays, l'a rectifié en 1876, en creusant le canal actuel de près de cinq kilomètres de long. Ce canal est encore trop étroit et peu profond et la navigation y est difficile ; aussi les grandes jonques sont-elles obligées de s'arrêter loin du marché du chef-lieu pour décharger ou charger leurs marchandises.

Le canal de Tra-vinh communique avec le fleuve Bassac par le canal de Ba-tieu, creusé en 1881, qui a une longueur de sept kilomètres sur cinq mètres de large ; et le canal du Rach-lop creusé en 1897, dont la longueur est de quatorze kilomètres et la largeur sept mètres.

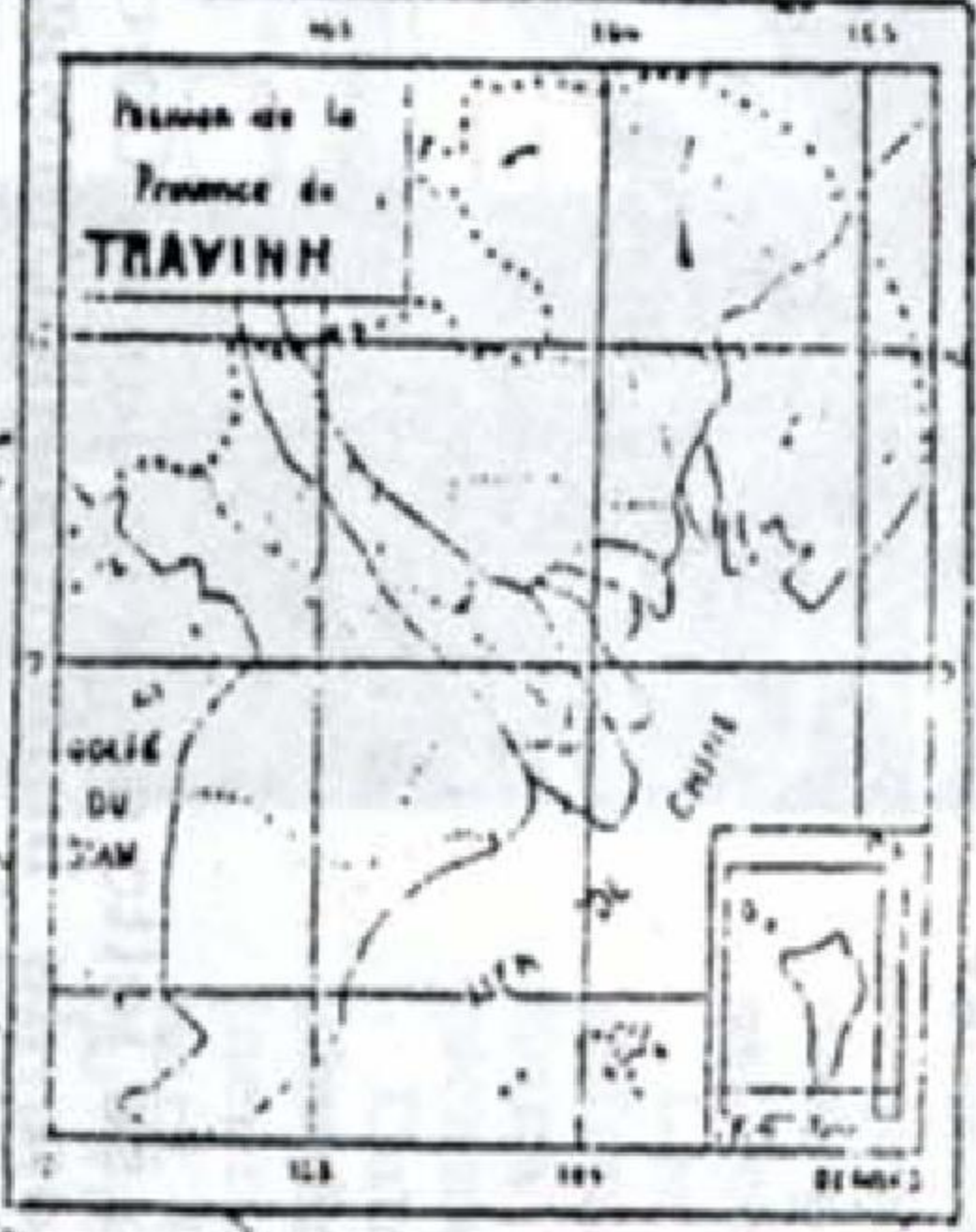
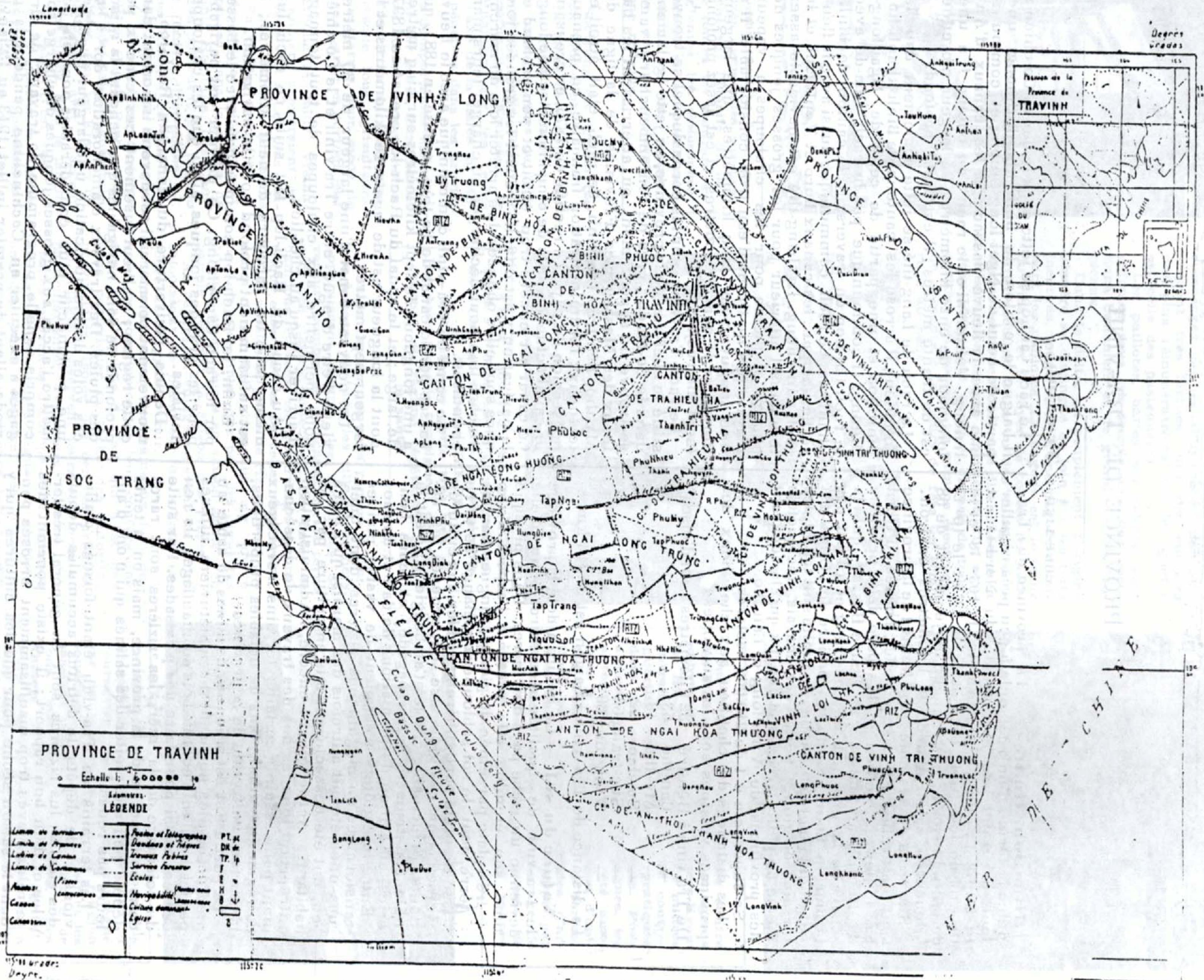
Un nouveau canal d'une largeur de 30 mètres vient d'être dragué entre Tra-vinh et le Co-chien pour permettre aux chaloupes de tout tonnage d'arriver jusqu'au chef-lieu.

Au canal du Rach-lop fait suite ce rachi lui-même qui a un parcours de neuf kilomètres ; il est suffisamment profond pour la navigation.

Enfin, le Rach-lop communique avec le Bassac par le rachi Can-chong. Ce dernier est navigable pour les grandes jonques, ainsi que les chaloupes fluviales.

Depuis l'ouverture du canal du Rach-lop, le mouvement commercial est devenu important dans cette région ; malheureusement ces canaux peu profonds ne sont navigables que pendant la saison des pluies. Des travaux d'amélioration doivent à ces voies de communication une largeur et surtout une profondeur plus considérables pour permettre l'accès aux grosses jonques de charge sont compris dans le programme de travaux de dragages à exécuter en Cochinchine pendant la période allant du premier juillet 1913 au 1^{er} janvier 1914.

Le rachi Bang-da qui se jette dans le Co-chien, a une longueur de sept kilomètres ; il est assez profond. Le Gouvernement annamite avait fait creuser, sous le règne de Minh-Mang, un canal



PROVINCE DE TRAVINH

Echelle 1: 500000

LEGENDE

Limites de Territoires	Frontière de Territoires	PT. de
Limites de Provinces	Frontière de Provinces	DK de
Limites de Cantons	Frontière de Cantons	TP. de
Limites de Communes	Frontière de Communes	de
Routes (Pistes)	Routes (Pistes)	de
Canoes	Canoes	de
Canal	Canal	de
Canal	Canal	de

15° 10' Nord
105° 10' Est

puisque Kinh-chia-va destiné à le mettre en communication avec le rach Ong-oc passant devant le marché de Cáu-ngan ; mais ce canal avant d'atteindre le marché, suivait le cours d'un petit rach tellement tortueux que la navigation en était rendue presque impossible ; pour éviter les coudes de ce rach, l'Administration a achevé un canal de 4 kilomètres sur 10 mètres de large qui permet aux grandes jonques de charge d'arriver directement au marché de Cáu-ngan.

Ce même rach Bang-da, dans la partie supérieure de son cours, communiquait avec le rach Thâu-rân par le rach Ong-oc dont les sinuosités rendaient le passage très difficile ; l'administration régionale vient de faire creuser un canal de 2 kilomètres 1/2 de long sur 12 mètres de large, mettant ainsi en communication directe et rapide Cáu-ngan et le rach Thâu-rân. Celui-ci se jette dans le cua Cống-hâu, l'une des embouchures du Co-chien. Mais il se divise auparavant en deux bras dont l'un, le rach de Sa-rai, va se perdre dans un grand marais appelé Lang-sac, et l'autre, le rach Giong, assez large et profond, passe devant le centre populeux de Ba-dong et va se jeter dans la mer en formant une espèce de lagune sur la partie extrême Est de la province. Tels sont les rachs qui mettent en communication le fleuve Co-chien avec l'intérieur de la province.

Passons maintenant aux affluents du fleuve Bassac, en prenant pour point de départ le cua de Di-hân-an (embouchure du Bassac).

Le rach de Cáu-loi prend sa source dans le marais de Lang-sac et se jette dans le Bassac après un parcours tortueux ; il est si peu profond que la navigation en est impossible. Pour mettre ce marais de Lang-sac en valeur, l'Administration vient d'approfondir le rach et de rectifier ses coudes.

D'autre part, dans le but de dessécher ce marais, on a commencé la construction d'un nouveau canal d'irrigation qui, partant du village de Dôn-hân, empruntera le rach Van-rây, qui sera lui-même prolongé par un canal jusqu'au marais.

Vient ensuite le rach Tra-cu dont la longueur est de quatorze kilomètres ; il a une largeur moyenne de trente mètres et est navigable pour les grandes jonques jusqu'au marché de Nga-ha (village de Ngai-tháp). Il a plusieurs petits affluents peu importants qui arrosent les cantons de Thanh-hoa-thuong et de Ngai-long-trung. Pour le mettre en communication avec le Co-chien, l'Administration a fait creuser en 1898 un petit canal de cinq mètres de large qui le relie au canal du Rach-lop et par ce dernier à Tra-vinh et au Co-chien.

Le rach Bac-trang, sur le bord duquel est situé le poste administratif du huyện Bac-trang, est peu profond ; il se jette dans le Bassac. Il n'est pas navigable ; l'Administration, par des travaux de rectification de ses nombreux coudes, l'a mis en communication avec le rach Dung, affluent du rach Cáu-chông, qui est le plus important des rachs du Sud de la province. Il est très profond et navigable au loin dans l'intérieur. Les jonques de toute grandeur et les chaloupes fluviales peuvent le remonter jusqu'au grand marché de Tiêu-cân, à 2 kilomètres 500 du Bassac.

Il communique avec le Co-chien par le rach Lop, le canal de Ba-tien et celui de Tra-vinh. Il communique aussi avec le Nord de la province par les canaux Venturini et Luro, par le canal d'An-truong et par les rachs Cai-lop et Lang-thé. Enfin, il se prolonge vers Vung-liêm (marché de la province de Vinh-long) par le canal de Tra-ngoa et par celui de Hiên-kinh.

En continuant à remonter le fleuve Bassac depuis le rach Cáu-chông jusqu'à la frontière de Cáu-tho,

on trouve encore le rach de Bung-bot qui sert de limite aux deux provinces. Il est assez profond et accessible à la batellerie jusqu'au marché du Cáu-ke, centre important.

Cette région est traversée par plusieurs petits rachs qui ne sont pas navigables, tels que le rach Tham-dung, le rach Cam-son, le rach Vung, etc.

Au moment où l'Administration française prit possession de la province de Tra-vinh, le pays était totalement dépourvu de voies de communication.

De grands travaux de canalisation y ont été entrepris depuis cette époque, des travaux qui ont contribué pour une large part au développement et à la prospérité de cette région.

Le canal Luro qui relie le rach Lang-thé au canal de Tra-ngoa, a une longueur de 9 kilomètres sur 17 mètres de large ; il a été creusé en 1869.

Le canal Venturini, qui fait suite au précédent, a été fait à la même époque ; il s'en détache au village de Dai-an et va rejoindre le rach Cáu-chông au Sud (9 kilomètres).

Enfin, le canal d'An-truong date de 1871 ; il prolonge en quelque sorte le rach Cai-hop pour le mettre en communication avec le canal Venturini ; il a une longueur de 11 kilomètres et 7 mètres de large ; mais il est peu profond.

Tous ces canaux sont situés loin des fleuves, et les marées ne s'y font que très légèrement sentir ; par suite ils s'envasent rapidement et la navigation y est presque impossible pendant la saison sèche.

Voies de communication. — La province est sillonnée par une assez grande quantité de voies de communication terrestres se divisant en routes coloniales, routes de province et routes cantonales et communales.

Pour se rendre dans les diverses provinces voisines, les voies à suivre sont les suivantes :

1^o Pour Bentré, on prend la route coloniale n° 3 passant par le rach Lang-thé et le fleuve Co-chien. Cette route est en partie empierrée et large de 7 mètres ; la partie empierrée est en bon état.

2^o Pour Vinh-long, on suit jusqu'à la frontière de cette province la route télégraphique (route coloniale n° 7) qui traverse les centres de Ba-si (village de Phuong-tra), de Lang-thé (village de Nguyét-lang) et passe près du marché d'An-truong. Cette route n° 7 est empierrée et bien entretenue. Elle a une largeur de 9 mètres.

3^o Pour Soc-trang, on suivait la route coloniale n° 3 passant par Ba-liêu, puis par Bac-trang, pour traverser ensuite le Bassac. Cette route est empierrée sur une petite partie de sa longueur ; elle traverse des terrains de giông et est praticable pour les piétons seulement. Elle a été remplacée par la route de province de Tra-vinh à Tiêu-cân et Mac-bac qui est plus facile et plus courte pour les voyageurs se rendant à Soc-trang. A Mac-bac se trouve un petit appontement où atterissent les chaloupes des Messageries fluviales allant à Soc-trang et Bac-liêu.

Pour se rendre dans les divers centres de l'intérieur, les routes de province à suivre sont les suivantes :

1^o De Tra-vinh à Giông-ké (limite de Vinh-long) par la route du Vam passant à Ba-truong, Bai-xang (chrétienté), Cai-hop, Duc-hoa et à Giông-ké. La route est large de 5 mètres, non empierrée et assez praticable.

2^o A Ba-se, par la route de Tiêu-cân et par un embranchement au village de Luong-sa. Route en assez bon état et praticable pour les voitures.

3^o A la chrétienté de Mac-bac, par la route de Tiêu-cân en passant par O-chât (village de Phulam), par O-dung (village de Hiêu-tu), par Tiêu-

cân, centre très important, puis à Mac-bac (village de Long-dinh). Cette route, large de 7 mètres, est empierrée jusqu'à Tiên-cân.

En suivant cette même route, on peut se rendre aussi à la frontière de Càn-tho, au marché de Càu-kê; mais, dans ce cas, on est obligé de prendre au village de Trinh-phu un embranchement passant au village de Dai-truong et conduisant jusqu'à la limite de Càn-tho où cet embranchement rejoint une route de cette province.

On peut également gagner Bac-trang en prenant la route de Tiên-cân jusqu'à l'embranchement de Rach-lap, village de Hung-diêu, et au marché de Tra-trot pour prendre ensuite la route coloniale n° 6.

4° A Tra-cu, en suivant la route coloniale n° 3 jusqu'au marché de Tra-trot, puis un embranchement du marché de Nga-ba au marché de Tra-cu (village de Thanh-xuyen).

5° A Càu-ngan, en passant par la chrétienté de Giông-rum et celle de Cha-va, puis au marché de Càu-ngan (village de Minh-thuân). En poussant plus loin, on traverse le centre de O-lac pour arriver à Ba-dông, point terminus. Cette route est tracée en grande partie au milieu de terrains de giông; elle n'a pu être empierrée; mais elle est d'un accès facile pour les voyageurs.

Tous les cantons de la province ont leurs routes cantonales qui les relient entre eux. Les villages ont également des routes communales qui permettent de communiquer de village à village. Ces routes peu larges et naturellement pas empierrées sont cependant suffisantes pour les besoins de la population.

La province de Tra-vinh comprend 20 cantons qui se subdivisent eux-mêmes en 170 villages.

Agriculture. — Les habitants de la province exploitent leurs terres par des moyens encore primitifs. Ils se contentent de labourer et de herser à l'aide d'instruments les plus rudimentaires.

La main-d'œuvre est seulement employée au moment des semailles, du repiquage et de la récolte. Les buffles et les bœufs sont utilisés pour les grands travaux et pour le battage du paddy.

Les travaux entrepris pour permettre le défrichement et le dessèchement de certaines régions prennent chaque année une plus grande extension.

L'administration locale a creusé de nombreux canaux d'irrigation pour dessécher les marais afin que les indigènes puissent les mettre en valeur et pour drainer certaines plaines trop inondées; elle fait également des levées des terres qui servent de routes, pour protéger les rizières contre l'invasissement de l'eau saumâtre. Les indigènes propriétaires, de leur côté, améliorent leurs rizières en construisant des talus, des digues, etc...

Enfin, les gens pauvres défrichent les terrains dont ils demanderont plus tard la concession.

On pratique aussi dans la province la culture des jardins et de plantes diverses.

La superficie de ces différentes cultures peut être évaluée ainsi qu'il suit : terrains de rizières proprement dites et cultures alimentaires : 141.510 h. 62; terrains de jardins et cultures diverses : 12.161 h. 26.

La superficie non cultivée comprend en petits bois, broussailles et en terrains marécageux 35.576 h. 50 ares, mais tout fait présumer que cette situation se modifiera dans un avenir prochain grâce aux grands travaux de dessèchement que nous avons déjà signalés.

Le territoire occupé par les terrains bâtis et le domaine public (routes, cours d'eau, etc.) s'élève à 44.937 h. 70 ares,

La province ne possède aucune forêt, d'après suite aucune essence précieuse. Il n'y a donc pas de régime forestier.

Les bonzes cambodgiens plantent, il est vrai, autour de leurs pagodes, des essences de sao et de dau. Mais c'est surtout comme arbres d'agrément, et ces bonzes ne tirent aucun profit de ces plantations. Quant aux arbres fruitiers, leur culture est faite par presque tous les propriétaires de jardins; les indigènes, en effet, ne cultivent pas une seule variété d'arbres fruitiers; ils en plantent chez eux un grand nombre d'espèces, de sorte que dans un jardin indigène tous les arbres à fruits sont généralement représentés.

Le total général des cultures de la province s'élève à 133.360 hectares 66 ares.

Elevage. — Il y a dans la province de Tra-vinh de nombreux animaux domestiques tels que : buffles, bœufs, vaches, chevaux, juments, porcs et volailles de toutes sortes.

On peut évaluer à 46.200 environ le nombre de têtes de bestiaux et chevaux que possède la province. Ces animaux se répartissent ainsi :

Buffles	25.000 têtes ;
Bufflesses	
Bœufs	14.000 têtes ;
Taureaux	
Vaches	
Chevaux	1.000 têtes.
Juments	

et, en outre, 35.000 porcs.

Dans la partie Est se trouvent encore quelques tigres, habitant les forêts de palétuviers de cette région; mais ils ne tarderont pas à disparaître quand cette brousse aura fait place à des terrains cultivés. Les sangliers, les con luan, les con nai, sont assez nombreux dans la partie Sud-Est, sur les bords du Co-chien, du Bassac et de la mer de Chine. Les indigènes, les travaux des champs terminés, font, vers la fin de la saison des pluies, une chasse sérieuse à ces animaux pour les empêcher de détruire leurs récoltes sur pied.

Pêche. — La pêche se pratique dans tous les cours d'eau de la province mais sur une petite échelle; seule, une partie infime de la population fait de la pêche sa profession habituelle; le produit en est vendu sur les marchés les plus rapprochés; le reste des indigènes s'y livrent seulement pour leur consommation personnelle.

Dans l'Est, sur le bord de la mer, la pêche se fait d'une façon plus importante. Les habitants des villages situés dans la région de Ba-dong sont presque tous pêcheurs, mais ils n'exportent pas à l'étranger les produits de leur pêche; ils les écoulent sur place c'est-à-dire dans la région elle-même.

Industrie. — La province de Tra-vinh est très peu développée sous le rapport de l'industrie. Les Cambodgiens font un peu de sériciculture pour leurs besoins personnels; les Annamites fabriquent des objets d'un usage courant, principalement des articles de vannerie; ils font aussi un peu de menuiserie, des outils, etc. On trouve également beaucoup de distilleries d'alcool de riz, qui toutes, sont entre les mains des Chinois.

Commerce. — Au point de vue du commerce, Tra-vinh est très mouvementé, surtout après la récolte. Les centres producteurs de riz les plus importants sont : Tiên-cân, Tra-cu et Càu-ngan, où des chargements considérables sont faits sur

Jonques à destination de Cholon. Les grandes maisons de commerce, les usines à décortiquer chinoises de Saigon et de Cholon y possèdent des comptoirs.

Les grands propriétaires annamites possèdent aussi des jonques sur lesquelles ils envoient directement dans ces deux villes les produits de leur terre. A leur retour, ces jonques rapportent des marchandises de toutes espèces dans les divers centres de la province où leurs propriétaires les échangent principalement contre les produits de la récolte. Ils accumulent ainsi de grandes quantités de riz dans leurs magasins, en attendant une occasion propice pour les diriger sur Cholon.

Les autres centres, tels que An-truong, Ba-si, Base, Bang-da, Ba-lieu, Long-dinh, Bac-trang, Rach-lop, font aussi le commerce du riz mais d'une façon moins importante que les précédents.

Les Chinois s'installent facilement dans l'intérieur de la province, surtout dans les villages cambodgiens ; ils y habitent, se marient avec les indigènes et y fondent des familles. Ils se livrent à toutes sortes de petits commerces, prêtent à usure pour se faire rendre ensuite du riz qu'ils envoient à leurs compatriotes des centres importants. Ces derniers, à leur tour, l'expédient à Cholon.

Culte catholique. — Tra-vinh possède de nombreuses chrétientés dont quelques-unes datent de longues années.

La chrétienté de Mac-bac, au village de Long-dinh, près du fleuve Bassac, a été fondée en 1720.

On y compte plusieurs milliers de chrétiens qui fréquentent une assez belle cathédrale de style gothique construite il y a une quinzaine d'années. Elle est desservie par plusieurs missionnaires et prêtres indigènes.

D'autres petites chrétientés, telles que celles de Tân-thành, du Rach-lop, de Dai-mông et de Long-hoi, sont sous sa dépendance.

La chrétienté de Bai-xang, dite Giông-luong, est aussi très ancienne. Elle possède plusieurs milliers de chrétiens et une église, et est desservie par plusieurs missionnaires.

La chrétienté de Giông-rum, située au village de Hoa-hào, date de la même époque que la précédente. Les chrétiens y sont aussi très nombreux. Elle a une église et est desservie par un prêtre indigène. Elle est sous la direction d'un missionnaire résidant à Chà-và, village de Vang-cuu. Ce dernier, qui vient de construire une belle église, a également sous son autorité les chrétientés de Cau-ngan et de Lang-sat desservies par un missionnaire et un prêtre indigène.

Enfin la chrétienté du chef-lieu est la plus jeune en date, car elle a été fondée après la conquête. Elle ne possède qu'une modeste chapelle et ne compte pas un grand nombre de chrétiens. Elle est desservie par un prêtre indigène qui est en même temps aumônier de l'hôpital dirigé par les sœurs de Saint-Paul de Chartres. Celles-ci dirigent également un petit orphelinat où elles élèvent les enfants abandonnés.

CENTRES IMPORTANTS ET DIVISIONS ADMINISTRATIVES

TRA-VINH : sur la rive gauche du rach Tra-vinh qui se jette dans le Co-chien. Les chaloupes et gros vapeurs mouillent au Vam et c'est par terre qu'on arrive à la ville. Marché très vaste, magasins chinois bien achalandés, rues larges. Commerce de riz, paddy, bétel, noix d'arec ; curiosités à signaler : le blockhaus et la pagode cambodgienne dite « Des Oiseaux ». Ecole provinciale. Hôpital indigène, Maternité.

Canton de Binh-hoa. — 8 villages. — 1.453 inscrits. — 17 kilomètres 6 de Tra-vinh.

Villages de Binh-hoi, Cam-huê, Lu-tu, My-huong, Nguyêt-duc, Nguyêt-truong.

Phuong-tra et Nguyêt-lang : les deux villages sur la route de Tra-vinh à Vinh-long.

Canton de Binh-khanh-thuong. — 7 villages. — 1.933 inscrits. — Sur la rive du Co-chien et à 18 kilomètres 500 du chef-lieu.

Villages de An-thanh, Ninh-binh, Ninh-chanh, My-truong, Truong-dinh, Hiêp-phu.

An-truong : autrefois pays cambodgien ; on l'appelait Quang-can-long, parce qu'il y avait beaucoup d'abeilles. Après la guerre de Nguy-Khoi, les Annamites s'y implantèrent et lui donnèrent son nom actuel. Centre très important. 4.158 habitants, commerce de riz, coco, bétel, noix d'arec. Ecole cantonale, 36 élèves, distillerie d'alcool, entrepôt. Deux routes aboutissent à An-truong, la route de Tra-vinh et la route de Vung-liêm, dans le Co-chien, en prenant le rach Cai-hop, on arrive au marché en 2 heures. Télégraphes.

Canton de Binh-khanh-ha. — 10 villages, 1.757 inscrits. 10 km. du chef-lieu.

Villages de Duc-hiêp : Duc-hoa ; Duc-my ; Duc-nhuan ; Long-thanh ; Long-thuan.

Ecole cantonale, 32 élèves.

Villages de Phu-hung ; Phu-phong ; Thanh-hiêp ; Nguyêt-thanh.

Canton de Binh-phuoc. — 11 villages ; 1.632 inscrits. — à 12 km. 900 du chef-lieu.

Villages de Hoa-huu ; Hung-nhuong ; Khanh-loc ; Long-dai ; Long-hoa ; Long-thai ; Phuoc-hai ; Phu-khanh ; Phu-thanh ; Tan-binh ; Tan-hanh.

Canton de Binh-tri-thuong. — 8 villages. — 1.259 inscrits. — A 25 km. de Tra-vinh. Le canton est situé sur la rive du Cua-cung-hâu et près de la mer de Chine. 12 km. du chef-lieu.

Villages de My-cam ; Hanh-my ; Kim-vuc ; Mai-huong ; Phu-thu ; Vang-cuu (chrétienté), Vang-thap.

Minh-thuân : à ce village appartient le marché de Cau-ngan, un des plus importants, 882 habitants, maison commune couverte en tuiles, grand commerce de riz, école cantonale, 70 élèves, distillerie d'alcool, église, pagode télégraphe. La route de Bang-da à Cau-ngan, est triste, monotone. Pas un seul arbre, plaine immense et rizières de tous côtés.

Canton de Binh-tri-ha. — 8 villages. — 1.856 inscrits.

Villages de Huyen-duc ; Long-hau ; Long-hanh ; Long-the ; My-duc ; Thanh-duc ; My-qui ; Cam-huong.

Canton de Ngai-hoa-thuong. — 9 villages. 3.968 inscrits. — 25 km. de Tra-vinh. — Le canton est traversé par la route de Tracu à Cau-ngan et de Tân-phuoc à Don-hau, à 15 km. du chef-lieu.

Villages de Co-luy ; Dai-du ; Ham-giang ; Lieu-huu ; Lau-cu ; Moc-anh ; Nhue-tu ; Thanh-xuyen ; Son-mong.

Tra-cu : grand marché, population composée en grande partie de Cambodgiens. Bureau télégraphique, est relié à Bac-trang par le rach Nga-ba, Tra-cu : trajet des plus difficiles à cause des nombreuses sinuosités du rach.

Canton de Ngai-hoa-trung — 9 villages. — 2.736 inscrits.

Villages de Dang-lam ; Long-truong ; Lam-quoi ; Nghi-gia ; Nhué-nhut ; Nhué-nhi ; Sa-chau ; Thuong-tu.

Don-hau : marché important, relié à Tra-cu par une route assez bien entretenue et très agréable à suivre.

Canton de Ngai-long-thuong. — 12 villages. 2.777 inscrits. — 16 km.7 de Tra-vinh.

Villages de Dai-an ; Dai-mong ; Hu-ên-bac ; Huyên-thanh ; Long-hôi ; Ninh-hoa ; Phu-tho ; Tan-an ; Tan-trung ; Hiêu-tu ; Dai-cân.

Tieu-can : marché très important, population composée d'éléments chinois considérables, grand nombre de Cambodgiens, 900 Annamites, rues bien tracées. Ecole cantonale, 82 élèves. Postes et Télégraphes. Entrepôt d'opium, distillerie d'alcool, service de voitures publiques avec le chef-lieu, un magnifique pont en fer de 45 à 50 mètres de long relie la route de Tra-vinh à Long-dinh. Bac-trang : autrefois chef-lieu de la province, aujourd'hui résidence d'un huyên, centre très éloigné de Tra-vinh sur la rive gauche du Bassac, marché assez important, population mélangée d'Annamites et de Cambodgiens.

Canton de Ngai-long-trung. — 10 villages. — 3.248 inscrits.

Villages de Hung-dieu ; Hoa-trinh ; Hung-nhon ; Quan-gia ; Tap-ngai ; Tu-o ; Tap-trang ; Tap-phuoc, chanh-hôi (nouvellement créé sur les propriétés de M. Bos, ancien administrateur des Services civils).

Nguu-son : 1.771 habitants, sur la route de Bac-trang à Tra-cu, à 6 km. de ce marché, village cambodgien qui possède une magnifique pagode.

Canton de Thanh-hoa-thuong. — 7 villages. — 2.020 inscrits.

Villages de An-nghiêp ; Cu-hanh ; An-long ; Long-vinh ; An-thoi ; Ngai-luc ; Ngai-thap.

Canton de Thanh-hoa-trung. — 8 villages. — 1.830 inscrits. — 38 km.9 de Tra-vinh.

Villages de An-cu, Ninh-thoi, Nhon-hoa, Tan-thanh ; Dai-truong ; Trinh-phu et Tam-hoa.

Long-dinh : à 14 de Tra-vinh par la voie des arroyos ; on prend le rach Tra-vinh, on entre dans le fleuve postérieur jusqu'au rach Cang-chong qui conduit directement à Long-dinh ; un appontement permet aux chaloupes d'accoster, maison commune à 50 mètres du rach.

La voie de terre est rapide. Le trajet s'effectue en 5 h. : Tieu-can est le principal relai.

Mac-bac : à 800 mètres de Long-dinh. Chrétienté, magnifique église, c'est là qu'à son retour du Cambodge, en 1672, l'évêque d'Adran s'arrêta pour célébrer la Toussaint.

Canton de Tra-binh. — 8 villages. — 1.616 inscrits. — 14 km.8 de Tra-vinh.

Villages de An-my ; Da-phuoc ; Hoa-hao ; Long-tri ; Ngai-hung ; Vinh-yên ; Vinh-truong.

Bang-da : chrétienté sur la route de Tra-vinh à Cau-ngang, 13 km. de Tra-vinh, route bien entretenue, très agréable, belle église, 15 minutes de Da-phuoc.

Long-binh.

Da-phuoc : marché, maison commune, centre important pour le commerce du riz,

population presque toute cambodgien.

Route qui va de Da-phuoc à Bang-da est bordée de manguiers énormes Vinh-truong.

Canton de Tra-nhiêu-thuong. — 10 villages. — 2.009 inscrits ; 8 kilomètres de Tra-vinh.

Villages de Diêp-thach, My-can, Hoa-binh, Hoa-quoi, Sa-binh, Tam-phuong, Tan-ngai, Thanh-lé, Tri-tan, Minh-duc (chef-lieu).

Canton de Tran-nhiêu-ha. — 8 villages. — 2.088 inscrits.

Villages de Hoa-lac, Huong-phu, Phu-my, Phu-nhiêu, Thanh-nguyên, Vang-luc, Thanh-tri.

Ba-tieu : 7 km. de Tra-vinh, une route bien empierrée y conduit directement. Maison commune construite sur la droite de la route. Non loin de Ba-tieu se trouve Ben-trôt, marché moins important, où se réunissent des Cambodgiens. Ecole cantonale, 43 élèves.

Canton de Tra-phu. — 10 villages. — 2.325 inscrits. — 6 kilomètres de Tra-vinh.

Villages de Binh-la, Co-thap, Don-hoa, Huong-thao, Lai-vi, Luong-sa, Ma-tiên, Nguyêt-quat, Phu-lan, Phu-lac.

Ba-se, 1.975 habitants, sur la route de Vinh-long à Tra-vinh, population presque toute cambodgienne, marché important sous le rapport du commerce du paddy.

Ben-trot : marché moins important.

Canton de Vinh-loi-thuong : 8 villages. — 2.426 inscrits. — 9 kilomètres de Tra-vinh.

Villages de Binh-tan : Da-hoa ; Hoa-luc ; Kim-cau ; Luong-hoà ; Qui-nong ; Thuân-hoà et Thuân-thành.

Man-giuc : marché situé sur le Rach-man-giuc au village de Binh-tan, peu important.

Canton de Vinh-loi-ha. — 12 villages. — 3.085 inscrits. — 21 kilomètres de Tra-vinh.

Villages de Lac-hoa ; Lac-ngai ; Lac-son ; Lac-thanh ; Lac-thiên ; Son-lang ; Son-tho ; Thuy-thuan ; Thuy-trung ; Truong-cau ; Truong-thanh ; Truong-tho.

Canton de Vinh-tri-thuong. — 10 villages. — 1.569 inscrits. — 38 kilomètres de Tra-vinh.

Villages de Hoa-thanh ; Long-huu ; Long-khanh ; Long-phuoc ; Phu-long ; Phuoc-lôc ; Thanh-hoa ; Thanh-phuoc ; Truong-loc, Hôi-huu.

Ba-dong : situé dans une immense forêt, près de la mer, bureau télégraphique. Du vam Tra-vinh il faut 5 heures environ. En mai, juin, juillet, août et septembre, on peut s'y rendre en chaloupe, si la mousson est favorable ; à tout autre moment, la traversée est dangereuse, car après avoir quitté le fleuve Co-chien, il faut traverser un bras de mer assez dur.

En sampan par rach Cau-ngan il faut 15 heures. A quelques km. de Ba-dong se trouve une plage immense, les habitants sont tous pêcheurs ou bûcherons.

Canton de Vinh-tri-ha. — 3 villages. — 690 inscrits. — 21 kilomètres de Tra-vinh.

Villages de Phuoc-hoa ; Phu-thach ; Phuoc-long, dans l'île Cochien, de formation récente. Il n'y a que ses trois villages. Phuoc-long est composé exclusivement d'Annamites, 1.154 habitants. Maison commune sur le bord du rach Phuoc-long.

ORGANISATION POLITIQUE, ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE

L'Union Indochinoise, réalisée sous le Gouvernement de M. Paul Doumer par la création du budget général de l'Indochine et le transport à Hanoi de la capitale, comprend la colonie de Cochinchine, les protectorats du Tonkin, de l'Annam, du Cambodge et du Laos, et le territoire de Kouang-tchéou-wan. L'Indochine est soumise à la haute autorité d'un Gouverneur général dont les pouvoirs sont déterminés par un décret du 20 octobre 1911. Le Gouverneur général est assisté d'un Conseil de gouvernement, réorganisé par un décret du 20 octobre 1911, qui tient une ou plusieurs sessions annuelles. Une Commission permanente du Conseil de gouvernement en exerce les attributions en dehors des sessions.

La direction des affaires de la Cochinchine est confiée à un Gouverneur, celles des protectorats sont dirigées par des Résidents supérieurs ayant sous leurs ordres tous les services locaux des pays qu'ils administrent.

Les Chefs des grandes Administrations et services communs à toute l'Indochine relèvent directement du Gouverneur général ; ce sont :

Le Directeur du Contrôle financier ;
Le Procureur général, Chef du Service judiciaire ;
Le Directeur des Finances ;
L'Inspecteur général des Travaux publics ;
Le Directeur des Douanes et Régies ;
Le Trésorier général ;
Le Directeur des Postes et Télégraphes ;
Le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient ;

Le Chef du Service géographique.

Les décrets du 20 octobre 1911 ont modifié l'organisation financière de l'Indochine et établi une nouvelle répartition de ses recettes et dépenses entre les budgets locaux des divers pays de l'Union et le budget général.

Le budget général n'assume plus la charge que des dépenses d'intérêt commun à toute l'Indochine. On en a distrait, en outre, pour en faire un budget annexe les dépenses et recettes provenant de l'exploitation des chemins de fer par le Gouvernement. Le territoire de Kouang-tchéou-wan possède également un budget distinct, annexe du budget général.

MISSIONS RELIGIEUSES EN INDOCHINE

MISSIONS CATHOLIQUES

VICARIAT DU TONKIN OCCIDENTAL

Historique

La religion catholique fut prêchée au Tonkin dès 1627. Dès le principe, ce pays ne formait qu'une mission qui fut érigée canoniquement en 1659. Elle partait des provinces limitrophes de la Chine et allait jusqu'au Sông-gianh, fleuve qui formait la limite du Tonkin et de la Cochinchine.

Le premier vicaire apostolique fut Mgr François Pallu, évêque d'Héliopolis.

En 1678, le Tonkin fut divisé en deux missions : le Tonkin oriental et le Tonkin occidental.

La mission du Tonkin occidental était limitée : dans la partie supérieure, par la Rivière Claire, depuis la Chine jusqu'à Viétri et, de ce dernier endroit par le Fleuve Rouge en suivant la branche qui passe à Nam-dinh et va se jeter dans le Day.

En 1846, le Tonkin occidental fut à son tour sectionné en deux missions : celle du Nord qui garda le nom de Tonkin occidental et celle du Sud qui prit le nom de Tonkin méridional. Les limites Nord, Est et Ouest restèrent les mêmes que précédemment et la limite Sud fut le Thanh-hoa qui resta à la mission mère.

En 1895 et en 1902, deux autres missions furent créées : le Haut-Tonkin avec les provinces de Son-tây, de Hung-hoa et Tuyên-quang, — le Tonkin ma-

ritime avec les provinces de Ninh-binh et Thanh-hoa, de sorte qu'actuellement le Tonkin occidental comprend simplement les provinces de Hanoi, de Ha-nam avec une partie de celles de Nam-dinh et de Hoa-binh.

Les principales résidences sont Hanoi et Késo, selon que le demandent les circonstances.

Etablissements et œuvres de la Mission

La mission possède un grand séminaire établi à Késo.

Un petit séminaire établi à Hoang-nguyên : l'Ecole Puginier, ouverte pour les garçons à Hanoi et dirigée par les Frères ; le pensionnat Sainte Marie, école pour les filles, ouverte également à Hanoi et dirigée par les Sœurs de Saint Paul de Chartres.

La mission a encore fondé à Hanoi une maison de Sœurs garde-malades, un orphelinat de la Sainte Enfance et la crèche-asile de St Antoine ; ces divers établissements sont aussi dirigés par les Sœurs de Saint-Paul (rue de la Mission). En 1911, une nouvelle installation pour les vieillards a été faite dans la zone suburbaine.

VICARIAT DU TONKIN ORIENTAL

Historique

Le vicariat du Tonkin oriental fut créé en 1678. Son premier vicaire apostolique fut Mgr Deichier. En 1848, ce vicariat fut divisé en deux missions : le Tonkin oriental et le Tonkin central.

En 1883 le vicariat oriental fut encore sectionné en deux missions : celle du Nord qui prit le nom

du Tonkin septentrional et celle du Sud qui garda le nom du Tonkin oriental.

Cette mission est limitée au Nord par les provinces de Bac-ninh et Lang-son, au Sud par le golfe du Tonkin, à l'Est par la province de Canton et à l'Ouest par les provinces de Thai-binh, Nam-dinh et Hung-yên.

Etablissements et œuvres de la Mission

La mission possède un grand séminaire établi à Ké-sat, et un petit séminaire établi à Dong-xuyén.

Une école pour les garçons à Haiphong, dirigée par les frères des écoles chrétiennes. Un

pensionnat (Saint-Dominique), école pour les filles à Haiphong, dirigée par les sœurs de Saint-Paul de Chartres. Un orphelinat de la Sainte-Enfance, et une maison de sœurs garde-malades à Haiphong, également dirigés aussi par les sœurs de Saint-Paul de Chartres.

VICARIAT DE LA COCHINCHINE OCCIDENTALE**Origine, étendue et population**

L'érection du Vicariat apostolique de la COCHINCHINE OCCIDENTALE remonte à l'année 1844. A cette époque, la Mission comprenait les six provinces de la COCHINCHINE, le CAMBODGE (1) et une partie du LAOS ; le personnel de la Mission se composait d'un Vicaire Apostolique, de 3 Missionnaires et de 16 Prêtres indigènes. Pas d'église, pas de presbytère, pas d'école : la persécution avait tout renversé. Actuellement, le Vicariat comprend, avec la ville de Saigon, les provinces de Bà-Ria, Bèn-Tre, Bièn-Hoà, Cho-Lon, Gia-Dinh, Go-Công, My-Tho, Tân-An, Tây-Ninh, Thu-dâu-Môt, Trà-Vinh, Vinh-Long, 3 cantons de la province de Càn-Tho, 4 de la province de Sa-Dec, 1 de la province de Long-Xuyén, une partie du canton de An-phuoc (prov. de Châu-Dôc), l'île de Poulo-Condore et la province de Phan-Thiét (Binh-Thuân) (2).

La population chrétienne, d'après le chiffre du compte-rendu, est de 70.467 et la population totale du Vicariat de 2.000.000 environ.

(1) En 1852, le S. Siège détacha du territoire de la Mission de la Cochinchine occidentale les provinces du Cambodge et du Laos, qui formèrent un nouveau Vicariat. Enfin, en 1868, les provinces de Châu-Dôc et de Hà-Tiên furent rattachées à la Mission du Cambodge.

(2) Par Décret de la S. C. de la Propagande, à la date du 1^{er} juillet 1907, a été annexée à la Mission de Cochinchine occidentale la province civile de Phan-Thiét, depuis la pointe de Khe-Gà jusqu'aux villages de Ninh-Thuân et de Ca-Na exclusivement à quelques kilomètres Sud-Ouest du Cap Padaran) — Population : 50.000 ; chrétiens : 2911.

Etablissements et œuvres de la Mission**1. — Œuvres d'instruction de la charité**

a) Un séminaire à Saigon avec 28 élèves en théologie, 13 en philosophie et 104 dans les cours de littérature et de grammaire.

b) Une imprimerie à Tân-dinh pour ouvrages religieux.

c) Une école de Catéchistes à Cai-nhum, avec 10 prêtres et 14 aspirants.

d) L'Institution Taberd à Saigon, avec 382 élèves.

e) Une école de Sourds-muets à Lai-thieu : 20 élèves.

f) Une école à My-tho, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes : 150 élèves.

g) Un orphelinat et hôpital à Cai-mong, dirigés par des Religieuses annamites (Amantes de la Croix).

h) 159 écoles primaires entretenues par les chrétiens et comptant 10.542 élèves.

2. — Religieuses de St Paul de Chartres

a) Un noviciat à Saigon avec 61 novices et postulantes.

b) Un pensionnat pour les jeunes filles, avec 93 élèves.

c) Deux refuges, avec 122 personnes.

d) Dix hôpitaux et un dispensaire, avec 6.254 malades entrés dans l'année, et 778 présents.

f) Douze orphelinats, avec 2.915 enfants entrés dans l'année, et 820 présents.

g) Dix crèches où 2.277 enfants ont reçu le baptême.

h) Neuf écoles avec 1.193 élèves.

AUTRES VICARIATS

L'Indochine compte nombre d'autres diocèses.

Vicariat du Tonkin méridional, Vinh (Annam).

Vicariat du Haut-Tonkin, Hung-Hoa.

Vicariat du Tonkin maritime, Phat-Diêm.

Vicariat du Tonkin septentrional, Bac-Ninh (Dominicains espagnols).

Vicariat du Tonkin central, Bui-Chu près Nam-Dinh (Dominicains espagnols).

Vicariat de la Cochinchine orientale, Qui-nhon.

Vicariat de la Cochinchine septentrionale, Hué.

Vicariat du Cambodge, Phnom-penh.

Vicariat du Laos, Savannakhet.

MISSIONS PROTESTANTES**ÉGLISES PROTESTANTES FRANÇAISES D'INDOCHINE**

L'Indochine est divisée en deux paroisses européennes :

1^{re} Tonkin et Nord-Annam

Pasteur, chargé des fonctions d'aumônier des troupes, 61, boulevard Courbet (Hanoi).

Pasteur auxiliaire, aumônier des hôpitaux militaires de Haiphong et de Quang-yên, boulevard de Beaumont, Haiphong.

Temples et salles de lecture pour militaires aux mêmes adresses.

2^e Cochinchine, Cambodge et Sud-Annam

Pasteur, aumônier de l'hôpital militaire, 1, rue Richaud, Saigon.

Temple de Saigon : boulevard Norodom.

Salle de lecture militaire annexée au temple.

S'adresser aux pasteurs pour tout ce qui concerne les salles de lecture militaires, les unions chrétiennes de jeunes gens et la propagande antialcoolique.

Il y a, en Indochine, environ 2.000 protestants européens.

Mission parmi les indigènes.

A Song-kone (Laos) se trouve le centre d'une mission parmi les indigènes.

A Haiphong (Tonkin) se trouve un agent de la Société Biblique, chargé de la vente aux indigènes des Saintes écritures.



Les jeunes filles khmères apportant les offrandes aux moines sont habillées de tuniques vietnamiennes. Elles ne portent pas le sarong ni le corsage clair comme les Cambodgiennes de Phnom-Penh. Un grand nombre d'entre elles rencontrées à Phu-Vinh sont coiffées du chignon et parées du collier rond vietnamien en or, bijou inconnu au Kampuchéa.

PHU-VINH. — L'armée de l'air vietnamienne utilise aujourd'hui ses avions de transport comme de véritables autobus volants. Ajoutez à cela l'existence de 12 pistes d'atterrissage de « Classe G » dans le delta du Mékong, et vous avez une idée de la facilité avec laquelle il est devenu possible de se déplacer dans les provinces de l'Ouest... si l'on est invité par le Colonel Nguyễn-van-Chau, Directeur de la Guerre Psychologique.

L'un de ces terrains d'aviation (ils deviennent aussi nombreux que les stations du métropolitain parisien) est celui de Phu-Vinh, encore indiqué sur les anciennes cartes sous le nom de Tra-Vinh. La province, elle, a été rebaptisée Vinh-Binh.

C'est une grande presqu'île en forme de tête de vipère, isolée du reste du delta par deux profondes embouchures du Mékong : le Bassac au Sud ; le Co-Chiên au Nord.

Toute cette partie plate du Vietnam sud est fragmentée en une multitude d'îles fluviales et côtières par 4.000 kilomètres de canaux et de rivières constituant un merveilleux système hydrographique pour l'irrigation et les transports par voie d'eau.

A Phu-Vinh le fidèle C47 dépose notre délégation de correspondants de presse en

Dans le delta du Mékong

La procession sous le parasol

Choses vues lors de la cérémonie des offrandes aux Bonzes de Phu-Vinh

sueur sur un terrain sablonneux, agréablement rafraîchi par une brise marine qui fait claquer les gais drapeaux jaune mimosa et rouge de bienvenue dans le ciel pastel du matin. Le comité provincial de réception nous attend : quatre gentilles et menues interprètes, le Chef de province souriant en uniforme khaki de Commandant et des fonctionnaires sanglés dans leur complet de sharkskin immaculé.



Il suffit d'avoir 20 ans, avec le consentement de son père et de sa mère, éventuellement de sa femme ; de n'avoir pas de dettes ni la gale (sic.) pour devenir bhikkhu et porter la toge jaune qui confère une sorte d'immunité « diplomatique » au bonze. Il n'est pas nécessaire d'être un adepte du bouddhisme pour devenir bonze. De nombreux Européens effectuent périodiquement une retraite dans un monastère pour se livrer à la méditation ou à des études religieuses. Ne peut pas être bonze

celui qui a lue ou voit.



La procession des offrandes fait le tour du Monastère. La colonel Chau et le Chef de Province qui ont apporté des dons pour les bhikkhus, marchent en tête du cortège immédiatement derrière la jeune fille portant le présent destiné au Chef de la pagode : un trousseau de moine tout neuf. Chaque fête religieuse est une occasion pour les Khmers d'offrir un grand repas végétarien aux moines.

Notre cohorte polyglotte faite de journalistes britanniques, américains, français, vietnamiens et chinois s'engouffre dans une caravane de voitures ; plusieurs ont été mises à notre disposition par des commerçants de la ville qui seront également nos guides.

Le paysage agreste qui défile par la vitre vaut une leçon de géographie. Le terrain est ici plus élevé et moins lacustre que celui des provinces voisines. Les cultures sont également plus variées sur une terre que l'on devine fertile. Les plantations de maïs ont succédé en cette saison au paddy dans les rizières asséchées. Ce maïs engraisse des porcs énormes et ronds comme des cervelas de Strasbourg, expédiés chaque année par milliers sur Saigon.

Ici et là apparaissent des carrés de légumes et même quelques choux-fleurs. Questionné, le Commandant Nguyễn-dinh-Xuong m'explique qu'avec l'amélioration du niveau de vie dans la province, les fermiers — dont de nombreux « Cambodgiens » — se sont mis à tenter la culture des légumes avec un certain succès.

C'est une grande variété des essences d'arbres bor-

dant les routes, leurs noms sont malheureusement intraduisibles. Nous sommes à la province voisine de Truc-Giang (Bentre). Certains de ces arbres immenses ont un fût puissant et droit comme les colonnes des temples d'Héliopolis. Plusieurs d'entre eux — dont ceux plantés dans la cour de l'Hôtel du « Tinh-Truong », — servent de perchoirs à une nuée de gros échassiers



« La Rose Jaune du Mékong », dont j'ignore le nom véritable, est une des beautés de Phu-Vinh. Sa famille possède des rizières et une librairie. « Rose » sert de guide à notre délégation pendant la visite de la Mare sacrée de Phu-Vinh. Selon une légende locale, la mare fut creusée il y a une centaine d'années par les Khmers pour le bain d'un souverain cambodgien qui visitait alors la région. Cet étang artificiel tapissé de végétation lacustre est aujourd'hui un site touristique fréquenté le dimanche par les citadins de Phu-Vinh. Le remblai de l'étang est recouvert par une belle forêt artificielle de Yaos, grands arbres dont on extrait une résine végétale utilisée pour le calfatage des barques de pêche.

blancs comme des cigognes. Le faite de la maison du Chef de Province est curieusement orné par une rangée de ces énormes hérons, immobiles comme des statues.

Mon compagnon de voiture, Chef du Service Provincial du Trésor, et en quelque sorte le banquier des lieux, explique que ces échassiers se nourrissent de poissons qu'ils harponnent avec leur grand bec dans les rivières. Chaque nuit, les parents apportent le produit de leur pêche aux bébés hérons qui piaillent dans les nids en forme de couronnes. La becquetée doit être une opération assez mouvementée, car presque chaque matin le jardinier ramasse plusieurs poissons en-



Le Mé-kon est le Chef de la Communauté des bhikkhus vivant dans un « Vat » ou monastère. C'est un homme remarquable par sa connaissance du Pali, sa bienveillance, son humilité et son détachement des biens de ce monde. Les bonzes ne vivent cependant pas comme des ascètes car ils doivent conserver une bonne santé pour partager les travaux de leur communauté et enseigner le Pali aux enfants du village. L'autorité du Me-kon dépasse l'enceinte de son « Vat » et il est également le chef spirituel et le conseiller du village.



Le Sacerdoce Bouddhiste est fermé aux femmes qui n'ont pas le droit d'habiter les pagodes. Les dévotes — dont la plupart sont veuves — font toutefois partie des Associations Bouddhistes locales très actives dans la préparation matérielle des fêtes. Comme les bhikkhus — ou bonzes — elles se font raser le crâne et portent une tunique blanche.



Le Commandant Nguyen-dinh-Xuong, 36 ans, est Chef civil et militaire de la province de Vinh-Binh. Située à 95 kilomètres au Sud-Ouest de Saigon, Vinh-Binh fait partie du grenier à riz du Sud-Vietnam. La grande majorité de la population agricole est répartie dans 70 villages nichés dans la verdure, une importante minorité khmère vit dans le district de Tra-Cu où 80% des habitants sont d'origine cambodgienne. Le problème de l'insécurité est le souci actuel du Chef de Province qui fait montre d'un optimisme inébranlable quant à l'issue de la lutte. « Nous ne sommes pas encore fatigués », dit-il.

core frétilants sous les arbres.

Offrandes aux moines

L'invitation du Colonel Nguyen-van-Chau était destinée à nous rendre compte des conditions dans lesquelles vit l'importante minorité d'origine khmère habitant le Sud-Vietnam. Un rafraichissement est offert par nos aimables interprètes ; l'une d'elles, présentée sous le nom romantique de « Blue Phenix », est vraiment l'âme de la réunion. Elle chante en vietnamien, en anglais et en français en se servant d'un pittoresque et poétique vocabulaire. Son amie, que Keyes Beech du « Chicago Tribune » a surnommée aussitôt « La Rose Jaune du Mékong », est beaucoup plus timide et discrète.

Après les rafraichissements, la carava-

ne repart et nous dépose à l'entrée d'une grande pagode de pur style khmer dont les toits incurvés se terminent par des pointes crochues perçant les palmes. Une certaine poésie se dégage de ce Monastère bouddhique, le plus grand de la province qui compte 130.000 Khmers-Vietnam, 137 pagodes et 3.000 prêtres bouddhistes, sur une population totale de 529.000 habitants.

La cérémonie à laquelle nous sommes conviés est désignée sur le programme que l'on nous remet sous le nom de « Cérémonies des Offrandes aux Bonzes ».

Dans la grande cour intérieure du monastère, une douzaine de jeunes filles sont alignées, chacune revêtue d'une robe chatoyante et maintenant en équilibre sur sa tête une gerbe de fleurs artificielles aussi grande que celle qui la porte. Des billets de banque tout neufs sont épinglés sur les gerbes comme de petits drapeaux.

La jeune fille guidant la procession s'avance sous un parasol multicolore porté par une dame de compagnie. Mains jointes et nu-tête, le Colonel Chau et le Chef de Province se joignent à la procession qui fera trois fois le tour de la pagode. Un orchestre khmer à cinq instruments, dominé par le son aigret d'un xylophone et le chant aigu d'une clarinette, entonne des airs sans fin. Le spectacle est charmant. Je me sens lentement envoûté par l'exotisme oriental de la scène. Un détachement de petites vieilles voûtées, pieds nus, crâne rasé et habillées de calicot blanc, ferme la procession.

Partout les oriflammes à sept couleurs du Congrès Mondial du Bouddhisme. Un jeune moine qui s'explique passablement en français dit que les sept couleurs symbolisent l'arc-en-ciel apparu le jour de la naissance de Gautama le Bouddha, dans une ville du Nord de l'Inde, en l'an 623 avant l'Ere Chrétienne. Les trois petites bandes de couleur perpendiculaires à la hampe du drapeau représentent la robe de Bouddha. Je suis enchanté de découvrir, par mon ami moine, que le Sage s'était inspiré du quadrillage géométrique des rizières pour découper le patron de sa toge.

Brusquement, la musique s'arrête. Le cortège monte les marches de la pagode. Tout le monde se déchausse avant de pénétrer dans le sanctuaire baigné dans une fraîche pénombre. Une quarantaine de bonzes silencieux, genoux et jambes croisées sous leur robe safran, occupent une moitié du temple. Devant l'autel, assis comme un bouddha vivant, le Me-kon, chef du Monastère reçoit les offran-



La musique traditionnelle khmère, aussi appelée « Musique à cinq notes », est jouée avec six instruments : une paire de tam-tam et un tambourin frappé par un gamin, trois instruments à percussions apparentés au xylophone dont les touches sont en bois ; un autre xylophone formé par un arc de cercle de petits gongs en cuivre ; une paire de cymbales miniatures confiées à un enfant. Ceylan, le Sud de l'Inde et la Thaïlande possèdent des musiques similaires.

des qui lui sont remises. Le colonel Chau est assis sur une natte à sa gauche.

Le Vénérable est un homme corpulent, taillé comme un lutteur de Sumo japonais. Son visage rond et luisant est illuminé par un sourire de sage.

Le silence se fait. Le Me-kon entonne les premiers vers d'un Chayanto et le Sanga des bonzes reprend la prière interminable. — Henry GARCHEY.

(A suivre)

"EXTRÊME-ASIE"

B. P. : 442 — SAIGON

ABONNEMENT : 1 mois : 60 \$
3 mois : 180 \$ — 6 mois : 330 \$
1 an : 600 \$

Payables en espèces à nos bureaux ou par mandat-postal ou chèque à l'ordre de M. Truong-vinh-Lé, Directeur, B. P. 442



Les chefs vietminh du Sud, exploitant au maximum leurs premiers succès, avaient pu asseoir leur organisation souterraine, encadrer la population, la contraindre à participer à la résistance passive, puis à une intense guérilla, tout en interdisant les transports de riz vers les zones pacifiées. Ils crurent le moment venu de passer à la troisième phase de leur plan d'action, celle de la « contre-offensive générale » et du combat en rase campagne. Mais entre temps, le Sud-Vietnam se hérissait de tours et de postes, les convois de riz parvenaient de plus en plus nombreux à Saïgon, le pays était cloisonné par des axes de communication de mieux en mieux protégés, la région du Transbassac, réserve de riz et trésor de guerre des rebelles, était bloquée, et des opérations payantes détruisaient les ateliers d'armement, les camps militaires. Les troupes régulières vietminh furent partout défaites à Travinh, à Soctrang, à Cantho...

REGRESSION DU VIETMINH AU « NAMBO »

par Paul GEY

APRÈS la réoccupation, dans la nuit du 23 septembre 1945, des bâtiments publics de Saïgon et l'arrivée des premières troupes françaises au début d'octobre, certains purent penser que l'agitation qui avait succédé à la capitulation japonaise n'était le fait que de quelques bandes. Très vite, en effet, derrière les colonnes de Leclerc qui sillonnent le pays, l'administration regagne les chefs-lieux de province et de

délégation, les conseils de notables sont remis en place, et la circulation sur les routes redevient libre. Cependant la fermentation subsiste et, tandis que les « Accords du 6 mars » vont achopper sur le statut de la Cochinchine, le terrorisme et la propagande s'attaquent au premier gouvernement provisoire du Sud. Le *modus vivendi* va précipiter la réaction et, dès septembre 1946, la situation se dégrade, l'insécurité dans les provinces réapparaît, le terrorisme gagne.

Sept ans ont passé, au cours desquels pourtant la guerre n'a jamais atteint dans le Sud le même rythme ni pris les mêmes caractères qu'au Tonkin.

Sans doute l'éloignement de la tête du mouvement s'est fait sentir. A l'absence du voisinage chinois et des ressources qu'il allait comporter (avant même la victoire communiste), s'est ajouté l'inconvénient des distances pour la coordination, le contrôle, l'envoi de matériel et de personnel. Cet éloignement



Stimulé par les succès des divisions vietminh du Tonkin en 1950, l'E.-M. rebelle du Sud se hâta de passer à la guerre de mouvement. Cette précipitation lui coûta de sanglants échecs. On voit ici Pham Ngoc Thach, président du Comité, et le Commandant de la Zone 8, passant en revue une unité régulière.

minh ; jusqu'alors le Comité du Nambo avait tenté de maintenir un blocus contre les régions qui lui échappaient, en interdisant tout transport et vente de riz sur les centres, principalement de Saigon. Le 2 juillet 1948, 117 jonques chargées de paddy étaient sabordées dans la région de Cantho. Mais Saigon, alimenté par les provinces déjà pacifiées, ne manquait pas de riz. Et les dérogations que par endroits le Vietminh consent à son propre blocus confirment la nécessité où il se trouve d'améliorer ses finances : les rentrées d'impôts, de contributions forcées ont diminué de 70 % dans certaines régions. Certains comités sont gravement déficitaires. Enfin, les billets de la Banque de l'Indochine manquent pour permettre au Comité du Nambo de solder ses achats et ils deviennent si rares que la population est autorisée à partager les coupures pour faire l'appoint.

Le Comité du Nambo édicte des mesures draconiennes pour en réglementer la détention et la circulation. Et tandis que dans l'Est forestier la famine sévit, l'Ouest ne peut, faute de disponibilités, lui venir en aide ; les appels à la solidarité nationale dans les régions favorisées n'incitent pas la population à échanger les billets qu'elle détient encore.

L'idée se fait jour alors d'une guerre visant à atteindre le Vietminh tout à la fois dans ses rangs et dans ses ressources. Le blocus du Transbassac est décidé le 14 janvier 1949. Toute circulation de bateaux, le long de la côte de Rachgia au Cap-Saint-Jacques et à l'intérieur du Transbassac, est interdite, ainsi que tout stationnement sur le littoral. Le Comité des Riz et Mais n'achète plus. De cette riche zone de l'Ouest aucun produit ne peut sortir, et les exportations de riz vers le Sud-Annam, le Siam ou la Malaisie sont arrêtées. L'intermédiaire chinois, payeur en bonnes piastres, ne pouvant acheminer son riz vers les cen-

tres et, de là, vers l'Est, cesse ses transactions. La population « marche sur le riz et n'a pas d'argent ». Jusqu'alors contrainte de livrer la totalité de sa récolte contre des billets Ho Chi Minh depuis longtemps dépréciés, elle réduit les surfaces cultivées pour les limiter à ses propres besoins. Très vite le malaise s'accroît et, dès mars, le Comité du Nambo ordonne un emprunt de cinquante millions et en fixe la répartition par province.

Parallèlement, les opérations de nettoyage, mieux renseignées, agissent à coup sûr et ébranlent peu à peu le dispositif militaire de l'ennemi et ses réserves de guerre. Ainsi, dans la Plaine des Joncs, du 2 au 8 juin 1949, le Vietminh laisse 500 morts sur le terrain et perd un matériel important avec des installations difficiles à remplacer. La désorganisation de ses « bases » permet d'élargir le périmètre de sécurité des villes et surtout de la région Saigon-Cholon. Les mesures empiriques auxquelles le Vietminh est obligé de recourir pour suppléer à une fiscalité déjà lourde ne font qu'aggraver son désordre économique.

Par réaction, le commandement vietminh s'emploie à porter au maximum la valeur stratégique et tactique de ses troupes. La venue en mission au Nambo de collaborateurs directs du généralissime Vo Nguyen Giap (novembre 1949), l'épuration consécutive des cadres, comme la formation des troupes régulières d'intervention, le renforcement d'une police spéciale venue du Nord et l'annonce de la contre-offensive générale laissent à penser que la guérilla va céder

Ce spectacle est devenu rare. Il y a 2 ans, la « Rafale », qui relie Saigon au Sud-Annam, sautait fréquemment. Le renforcement de l'escorte et des mesures de sécurité ont permis d'écartier la menace que le Vietminh faisait peser sur cette importante voie de communication.

la place à des manœuvres de force. Dès la fin de l'année, au moment où les troupes chinoises atteignent la frontière du Tonkin, le Vietminh lance des attaques massives dans le Sud de Tonkin, qui se soldent à son détriment. L'année 1950 va connaître une intense activité militaire, tandis qu'à Saigon règne une agitation révolutionnaire continuellement entretenue : grèves, mouvements scolaires, incendie du marché, assassinat du chef de la Sûreté Cochinchine. Les efforts du Vietminh tendent à desserrer l'étreinte du blocus, à grand renfort d'effectifs et d'armement, visant principalement Travinh, Soc Trang, Cantho, et tentent de couper les voies de communication. Mais les objectifs assignés ne sont pas atteints. De même, à la fin de l'année, la « Campagne des Hautes Eaux » dans la région de Chaudoc et le Sud-Ouest de Travinh, « la Campagne

Bencat » dans l'Est, n'aboutissent pas. Les épreuves de force qui marquent cette année coûtent au Vietminh de lourdes pertes, et les efforts accumulés par lui, comme les sacrifices avoués, permettent de penser qu'il ne s'agit pas d'une répétition en vue de la contre-offensive générale, mais d'une phase de la guerre qu'il voulait décisive. De plus, les opérations dans l'Est, en forêt d'An-Son et d'An Nhon Tay, détruisent ses réserves de guerre et ses ateliers d'armement.

Incontestablement, le Vietminh est atteint, d'autant plus qu'à Saigon, la Sûreté, aux mains de son nouveau chef Tam, va sans répit désorganiser les Comités secrets. Cet état d'infériorité du Vietminh s'accroît au cours de l'année 1951, malgré ses efforts pour rattraper le retard pris sur le Tonkin : de nouveaux régiments réguliers apparaissent, la for-

mation de cadres s'intensifie, des mesures de mobilisation générale sont appliquées, mais la régression a déjà commencé.

APRÈS LES ÉCHECS DE 1950, L'AUTOCRITIQUE PUIS LA TACTIQUE DU « POURRISEMENT »

De par sa situation, large bande de terrain comprise entre le Mékong et le Bassac, le Cisbassac demeure malgré tout le tamis par lequel s'infilte l'ennemi et par où « fuit » le blocus. A l'Ouest, le groupement des diverses sectes Hoa-Hao qu'ont rallié Lam-Thanh-Nguyen en 1949 et Ba-Cut en 1950, a débarrassé des bandes armées vietminh la presque totalité des provinces de Chaudoc et Longxuyen. La pointe qu'elles forment gêne déjà les relations du Vietminh avec le Quartier Général de la Plaine des Joncs. Le Général Chanson envisage alors de compléter la coupure entre l'Est et l'Ouest et va consacrer tous ses efforts à extirper le Vietminh du Cisbassac. Dans ces régions, le rythme opérationnel franco-vietnamien, malgré les prélèvements opérés au profit du Tonkin, ne laisse aucun répit à l'adversaire ; le régiment Cuu-Long y sera à peu près disloqué, de même que le régiment Tay-Do dans la région de Baclieu. Progressivement nettoyé, « l'entre-deux fleuves » apparaît comme un « coin » enfoncé dans le dispositif rebelle.

Il va s'y ajouter la province de Bentré ; là, les unités mobiles catholiques du Colonel Leroy, parties de l'île d'Anh-Hao, avaient étendu une pacification remarquable à toute la région de Bentré. En juin 1951, l'île des Minh est à son tour occupée et débarrassée définitivement de tout rebelle. Avec l'année s'achève la coupure envisagée. Privé de ses relais « inter-Nambo », comme de ceux avec le Sud-Annam, le Vietminh révèle une situation financière alarmante. Les recettes ne couvrent pas la moitié des dépenses. Le Comité du Nambo attribue le déficit au rétrécissement de sa zone d'action, à la diminution des stocks de paddy et à l'obligation



Trois hommes ont bâti la « forteresse Sud-Vietnam ». De haut en bas : le Général de Latour compartimenta le pays grâce à des axes routiers solidement tenus par des postes et des tours. Le Général Chanson, assassiné le 31 juillet 1951, lança d'inlassables et fructueuses opérations, détruisit les principales bases vietminh et fit avorter la « contre-offensive générale ». Maintenant que la guérilla a repris le pas sur la guerre, le Général Bondis a la mission d'empêcher le « pourrissement » du delta cochinchinois.

La propagande vietminh, par les halls d'information (ci-dessous), les tracts ou les meetings, s'efforce de présenter aux populations le retour à la guérilla comme une victoire tactique et de faire oublier les dissensions qui déchirent les cadres rebelles et ont valu sa disgrâce au Commandant en Chef du Nam Bo, Nguyen Binh, tué par une patrouille cambodgienne, alors qu'il partait pour « confesser ses erreurs ».





Chaque route est « ouverte » le matin, en Cochinchine, pour déceler mines et embuscades. Appuyées par les blindés et précédées par les détecteurs de mines, les troupes fouillent les abords de la route.

dans laquelle il s'est trouvé de les vendre à perte; enfin à l'émission de faux billets Ho Chi Minh par les Forces de l'Union Française.

En même temps, l'investissement de la Plaine des Joncs s'est poursuivi, tandis que les derniers noyaux de résistance de la grande périphérie de Saigon-Cholon sont éliminés.

Des trois zones qui se partageaient primitivement le Nambo, le Vietminh a perdu la médiane. Ces résultats amènent le commandement rebelle à se réorganiser selon deux zones que sépare le Mékong et à l'intérieur desquelles un regroupement des provinces est effectué; les régiments réguliers reçoivent dorénavant pour mission principale de reprendre en main la population pour reconstituer les troupes populaires et régionales et, avec elles, rallumer la guérilla. Le thème de la contre-offensive générale disparaît des ondes de la « Voix du Nambo ».

Arrivé presque au terme de l'évolution des trois phases de son combat (résistance passive, guérilla avec développement de la guerre de mouvement, contre-offensive générale), le Vietminh décimé, épuisé, se voit contraint de revenir aux méthodes du début. De ses échecs successifs au Nambo, il conclut à une erreur de base : il a péché, croit-il, par subjectivisme « en étant obnubilé par la préparation de la contre-offensive générale », et « en oubliant la règle de la phase II, selon laquelle la guérilla est la mission principale, la guerre de mouvement est secondaire. »

En effet, dit le procès-verbal d'une conférence militaire tenue fin 1951, « quand la guérilla ne se développe pas, il n'y a pas de troupes régionales, quand les troupes régionales sont faibles, il est impossible de créer des troupes de force principale. »

L'autocritique révèle impitoyablement l'erreur commise : « la concentration de nos troupes et la formation prématurée des forces principales ont donné à notre organisation une tête d'éléphant et une queue de souris ». La reconstitution des bases détruites a été perdue de vue et l'Armée régulière privée de renseignements, sans l'appui de troupes

régionales dont elle a négligé la formation, a engagé des combats dans lesquels elle ne pouvait avoir l'avantage. « Les troupes régionales et les troupes populaires, continue le même procès-verbal d'autocritique, sont les deux principales forces de la guerre populaire, mais elles se sont peu développées l'an dernier. Elles ne sont pas unies entre elles et elles sont toutes deux en marge de la population. »

Cet aveu d'incapacité à contrôler une population qui se désaffecte de plus en plus du régime imposé, mais dont le Vietminh ne saurait se priver sous peine de disparaître, illustre l'état actuel de sa régression au Nambo. La liquidation du général Nguyen Binh en fut la

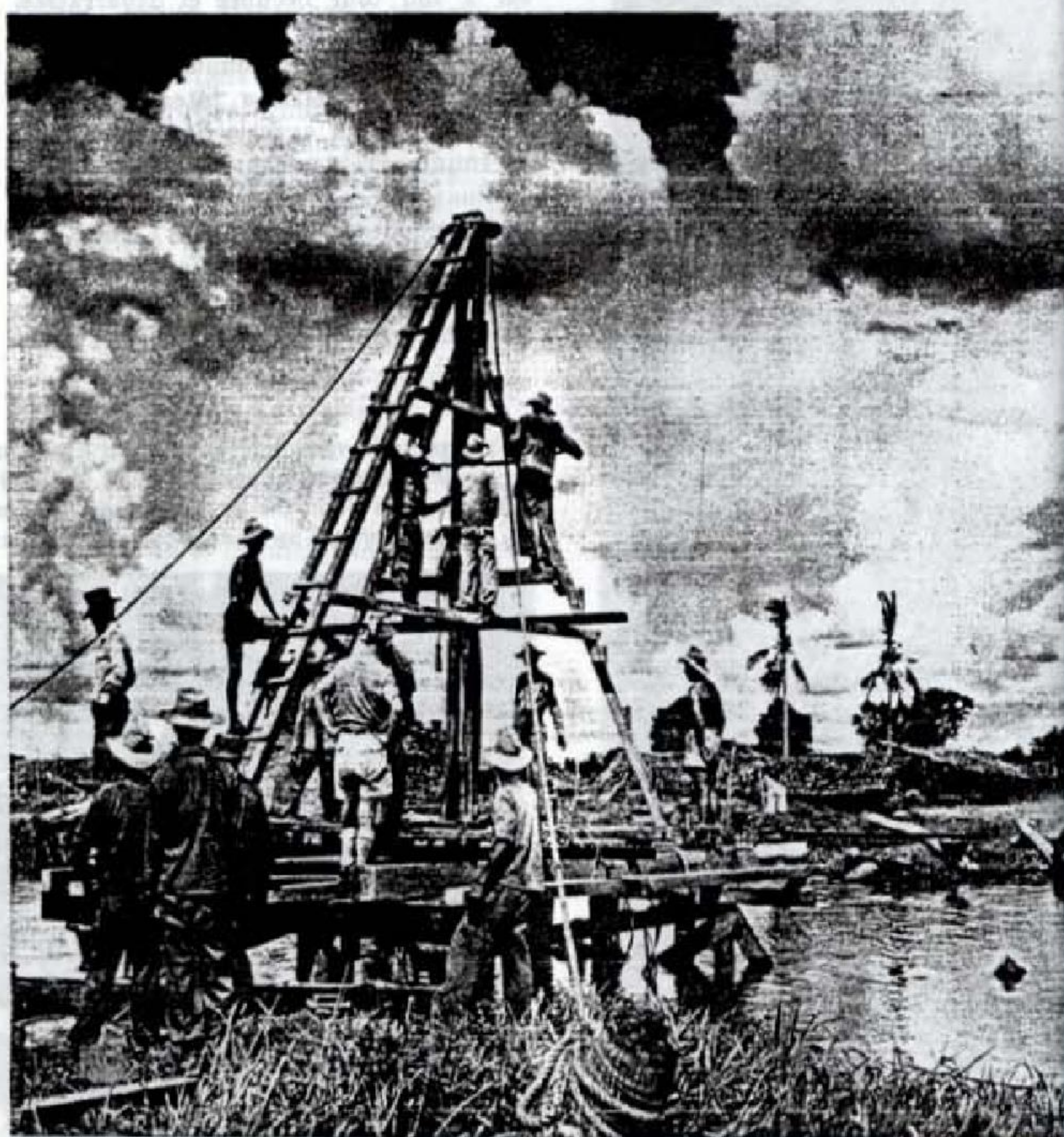
sanction, le retour à la guérilla en est actuellement la conséquence.

Au bilan de sept années d'un combat incessant, le Vietminh au Nambo garde encore à son actif : l'Extrême-Ouest, jadis riche grenier à riz, que le couloir du Bassac grignote quelque peu en s'élargissant sur les régions salines de Bac Lieu, le repaire de la Plaine des Joncs, légèrement entamé dans sa partie utile et d'où, pour le moment, il a retiré son P.C., enfin, ses implantations dans l'Est forestier au Nord de Tay Ninh et de Thudaumot, ainsi que les régions de Phumy et Xuyen Moc.

A son passif, s'inscrit le fait que, malgré sept ans d'efforts, le théâtre d'opérations du Nambo — étroitement lié au front cambodgien auquel il sert de base — reste pratiquement isolé du front principal. Autrement dit, la Cochinchine constitue pour le commandement français un problème indépendant du Tonkin qui peut être résolu séparément.

Et ce problème semble en voie de solution. Le retour à la guérilla constitue sur le plan militaire, une régression, même s'il peut retarder les progrès de la pacification. Il intervient en tout cas trop tard sur le plan de la propagande pour panser les difficultés matérielles et ranimer l'esprit révolutionnaire. Le Vietminh, qui a perdu au Nambo la guerre de mouvement et la guerre économique est maintenant inapte à mener « la guerre populaire totale ».

La soi-disant « Résistance » au Nambo pourrait lentement, comme un membre dont le sang se retire.



Pour chaque pont détruit par les rebelles sur le territoire du Sud Vietnam, trois ponts sont construits ou reconstruits. En 1946, tous les ouvrages avaient sauté. Il fallut les rebâtir et les défendre.